

L. S. Vygotsky
La signification historique de la crise en psychologie

Traduit par Colette Barras et Jaques Barberies

Edition préparée et présentée par Jean-Paul Bronckart et Janette Friedrich

Lausanne, Paris : Delachaux et Niestlé : 1999

PRESENTATION

Jean-Paul Bronckart & Janette Friedrich

1. L'état de la psychologie dans les années vingt

1.1. L'émergence d'une psychologie scientifique

La psychologie n'a émergé comme discipline scientifique que dans la seconde moitié du XIXe, son questionnement ayant été jusque-là assumé avec plus ou moins de réticence (et de bonheur) par la philosophie. Son autonomisation s'est d'abord réalisée sous la forme d'un prolongement ou d'une extension de travaux de physiciens (cf. Fechner, 1860) ou de physiologistes (cf. Helmholtz, 1856-1866), avant que Wundt n'accomplisse ce qu'il est convenu de considérer comme l'acte-fondateur de la discipline: la création, à Leipzig, du premier laboratoire de psychologie expérimentale (1879).

L'objectif de Wundt était de jeter les bases d'une psychologie qui aborderait son objet propre en une démarche objective ou expérimentale, analogue à celle des sciences naturelles (cf. 1874-1875). Pour cet auteur, l'objet spécifique de la discipline

avait trait essentiellement aux faits mentaux et à la conscience. Et les méthodes préconisées pour aborder ces phénomènes psychiques consistaient d'une part en procédures d'introspection, d'autre part en expérimentations portant sur leurs corrélats physiques observables, dans la perspective du parallélisme psychophysique alors dominante. Si elles étaient effectivement répétables ou contrôlables, les données produites par ces méthodes demeuraient néanmoins indirectes, en ce qu'elles ne pouvaient donner accès aux sensations ou aux processus de conscience en tant que tels, et qu'elles devaient dès lors nécessairement faire l'objet d'une analyse ou d'une interprétation par le savant-psychologue. La démarche interprétative de Wundt consistait à dissocier en éléments les processus conscients et à identifier leurs lois de connexion et de structuration. Mais Wundt dut cependant reconnaître qu'en raison de son élémentarisme même, cette démarche était inadéquate pour traiter des processus psychologiques supérieurs mis en jeu dans les conduites humaines plus complexes; ce qui le contraignit finalement à adopter en ce domaine une autre méthode, d'observation comparative des phénomènes sociaux et culturels, qui donna lieu à dix volumes de *Völkerpsychologie* (1900-1920). Et ce caractère dichotomique de l'œuvre de Wundt est illustratif de la première difficulté rencontrée par la psychologie scientifique naissante: comment articuler une analyse des phénomènes psychiques inférieurs (des sensations notamment), réputés parallèles aux (et dépendants des) phénomènes physiques, à une analyse des phénomènes psychiques supérieurs, tels qu'ils sont attestables notamment dans ce que Dilthey qualifiait à la même époque d'"œuvres de l'esprit" (normes sociales, valeurs culturelles, œuvres d'art, etc.).

En dépit de cette difficulté, dans son versant "élémentariste", la démarche de Wundt a constitué le principal vecteur du développement d'une psychologie prétendant à la scientificité. Les collaborateurs de son laboratoire (Angell, Bekhterev, Bourdon, Cattell, Hall, Külpe, Lange, Meumann, Michotte,

Münsterberg, Spearman, Titchener, etc.) ayant essaimé en Europe et aux Etats-Unis, un vaste mouvement de **psychologie expérimentale** s'est rapidement constitué. Et à ce mouvement se sont associées diverses démarches ayant émergé dans d'autres contextes; celle de Charcot et de Ribot notamment qui, dans une perspective plus médicale et pragmatique, se sont centrés sur l'étude clinique des phénomènes pathologiques, en ce qu'ils constituent une expérimentation naturelle permettant d'analyser et de comprendre les processus en jeu dans les phénomènes psychologiques dits normaux.

A ce courant expérimental, clairement adossé au positivisme⁷, s'est cependant d'emblée opposé un courant antagoniste, fondé sur les travaux du philosophe Brentano (1874), et qui s'est présenté sous le label de **psychologie empirique** ou encore de **psychologie descriptive**.

Pour Brentano, la conscience et les phénomènes psychiques ne sont attestables que sous la forme d'un "vécu intérieur" du sujet, vécu à la fois indubitable (cf. le *cogito* cartésien) et immédiatement accessible. Ils ne peuvent dès lors être utilement étudiés ni dans leurs rapports aux processus psychophysiologiques inférieurs, ni en tant que construits socio-historiques, mais ils doivent au contraire faire l'objet d'une démarche de description synchronique⁸ de tout ce qui est effectivement (ou "empiriquement") ressenti ou vécu. Et alors que la psychologie expérimentale se centrait sur les contenus

⁷ S'ils n'explicitaient pas tous leur adhésion au positivisme, les tenants de la psychologie expérimentale souscrivaient néanmoins de fait à une position selon laquelle: a) les faits psychiques "existent", au même titre que les faits physiques; b) leur organisation relève des lois d'un monde "positif"; c) comme toute science, la psychologie constitue une démarche de connaissance autonome eu égard à ce monde, visant à découvrir et à formuler les lois objectives régissant les phénomènes psychiques. Les descendants de Brentano affichaient par contre clairement leur anti-positivisme, en affirmant que les faits psychiques ne relèvent pas des lois positives du monde, dans la mesure où ils ne sont accessibles qu'au travers du "vécu immédiat" des sujets, qui se trouvent par ailleurs être aussi les sujets de la connaissance (scientifique).

⁸ Brentano admettait cependant qu'à côté de cette psychologie descriptive, pouvait exister une psychologie causale, centrée sur l'explication génétique des phénomènes psychiques, mais cette "ouverture" n'a été de fait exploitée ni par lui-même, ni par ses successeurs.

de la conscience (que l'on qualifierait aujourd'hui de "représentations"), cette démarche descriptive a mis l'accent sur la conscience en tant que mouvement, en tant que relation intentionnelle à des contenus; plus précisément, pour Brentano la conscience est une relation intérieure aux objets, par laquelle ces même objets, en tant que visés, se retrouvent inclus dans les phénomènes psychiques.

S'il était clairement idéaliste et dualiste, ce positionnement philosophique a néanmoins eu le mérite de mettre en évidence le caractère finalisé des faits psychiques. Il a dès lors donné naissance à une psychologie de l'acte intentionnel, dans laquelle se sont illustrés Stumpf et surtout les membres de l'école de Würzburg animée par Külpe. Utilisant la méthode de l'*introspection expérimentale systématique*, ces derniers se sont efforcés de montrer que les processus psychologiques supérieurs se constituent dans une indépendance relative à l'égard des sensations et des associations élémentaires; ces processus se caractériseraient en l'occurrence par une orientation finalisée, ou encore par l'existence de "schèmes de la pensée", qui ont été ensuite analysés et reconceptualisés en termes de "dispositions à agir" (ou *sets* - Watt), de "tendances dominantes" (Ach) ou encore d'"attitudes conscientes" (Mach). Dans son opposition à l'élémentarisme de la psychologie expérimentale, cette démarche est parente de celle que James initiait à la même époque aux Etats-Unis. Mais plutôt que de mettre l'accent sur les dimensions téléologiques du fonctionnement psychique, cet auteur a posé l'existence d'"états de conscience" divers et évolutifs, qui constituent des "fonctions" au service d'une organisation psychologique plus générale, et qui doivent dès lors être appréhendés dans une perspective génétique, qui s'oppose au fixisme latent de la conception de la conscience de Brentano et de ses successeurs directs.

On notera encore que dans le champ proprement philosophique, la position de Brentano s'est trouvée radicalisée dans la **phénoménologie** de son élève Husserl. Cet auteur considère

notamment qu'au niveau des processus psychiques conscients, dimensions ontologiques (l'être) et dimensions phénoménologiques coïncident nécessairement ("il n'y a d'être que dans le phénomène"). Ce qui revient évidemment à récuser toute possibilité d'une approche expérimentale de la conscience, dont la problématique est finalement renvoyée à un idéalisme transcendantal, au-delà de toute distinction sujet-monde (ou intérieur-extérieur). Quand bien même, pour cette raison, elle n'a pas eu de descendance directe dans le champ de la psychologie institutionnelle, cette position a néanmoins exercé une influence importante sur certains de ses courants, comme le montre Vygotsky dans *SHC* (cf. Chap. 13, pp. 268-271).

1.2. Le *boom* psychologique du premier quart du XXe siècle

Dès l'entre-deux siècles, cette psychologie naissante est entrée dans un processus d'expansion tout-à-fait remarquable: les laboratoires et les recherches se sont multipliés, de nombreuses associations ont vu le jour, générant des colloques, des revues scientifiques ainsi que des démarches de prise de position (et d'affirmation de légitimité) institutionnelles. Mais plutôt que de concourir à la réduction des difficultés et des oppositions initiales, cette expansion s'est caractérisée par un accroissement des divergences et par un véritable fractionnement des courants et des tendances de la discipline. A nous en tenir aux écoles qui se sont révélées les plus dynamiques et les plus productives dans le premier quart du XXe, on peut dresser le panorama suivant.

Dans la lignée des travaux de Fechner et de Helmholtz, divers médecins et physiologistes étendent leurs problématique et leurs travaux à des domaines relevant de la psychologie. C'est le cas de Piéron, notamment, qui organise un laboratoire de physiologie des sensations, avant d'aborder des problèmes de psychologie du travail et d'orientation professionnelle. Mais c'est surtout dans le cadre des travaux de Pavlov et de Bekhterev que cette démarche va prendre corps et aboutir à

un paradigme cohérent. Après avoir abordé des problèmes de physiologie animale, comme celui de l'innervation du coeur, Pavlov se centre, à l'Institut de médecine expérimentale de Moscou, sur les mécanismes de digestion des animaux, et c'est dans ce cadre qu'il découvre le phénomène de "sécrétion psychique": l'animal enclenche un processus de sécrétion gastrique non seulement en présence de la nourriture, mais aussi à la vue de la personne qui lui fournit régulièrement cette nourriture ou encore à l'audition de ses pas. Sur cette base, Pavlov élabore alors la théorie générale du **conditionnement**, selon laquelle le répertoire comportemental d'un organisme (y compris de l'organisme humain) se construit par l'association, à des stimulations primaires (déclenchant un réflexe naturel), de stimulations secondaires ou non naturelles, déclenchant elles-mêmes un réflexe conditionné. Et cette conception sera généralisée et radicalisée par Bekhterev, pour lequel la psychologie objective ne peut être qu'une étude des systèmes de réflexes des organismes, ou encore une **réflexologie**.

C'est également à partir de travaux sur les animaux (en l'occurrence d'études sur les rapports entre leurs capacités d'apprentissage et l'état de leur cerveau) que Watson (cf. 1913) fonde le **behaviorisme**. Le principe premier de ce courant est d'ordre méthodologique: il convient de ne prendre en compte que les entités observables (les comportements et les facteurs du milieu), de procéder à une description systématique de leurs interactions, et de mettre ainsi en évidence des relations de dépendance (stimulus-réponse) et / ou des lois d'apprentissage permettant la prévision et le contrôle des comportements; en d'autres termes, selon les termes de l'auteur, il convient d'étudier l'homme comme s'il s'agissait d'un animal. Dans cette perspective, la conscience et les phénomènes psychiques (intentions, idées, volonté, sentiments, etc.) ne constituent que des appellations pré-scientifiques, qui obscurcissent notre compréhension des mécanismes ayant cours à l'intérieur des organismes (dans

la fameuse *black box*). Et ce n'est qu'en développant des études objectives portant sur les conditions de transformation des comportements que l'on pourra espérer à terme, d'une part comprendre ces processus internes, d'autre part analyser ces élaborations externes complexes que constituent le langage et les diverses constructions socio-culturelles.

Alors que prennent corps ces deux options radicales, qui réduisent l'objet de la psychologie à des relations objectives élémentaires (réflexes ou comportements) et qui prétendent que l'ensemble du fonctionnement psychologique humain pourra s'expliquer en termes de combinaisons-compositions de ces relations, continuent néanmoins de se développer les courants qui préconisent de se centrer d'emblée sur ces objets à la fois moins objectifs et plus complexes que constituent la conscience et les processus mentaux.

Dans la lignée de Wundt, diverses tendances de **psychologie expérimentale** poursuivent des recherches centrées sur la description et le contrôle des paramètres objectifs censés déterminer les (et attester des) contenus de conscience. La **psychologie de l'acte et de la pensée** issue de l'école de Würzburg continue d'exploiter la méthode d'introspection pour tenter de cerner et de conceptualiser les "dispositions mentales" susceptibles de rendre compte de la structure de la conscience, et plus largement du caractère finalisé du fonctionnement psychologique. Et par ailleurs la théorie de James évolue vers un **pragmatisme**, dans lequel s'illustreront ses élèves Angell et Dewey: toute conduite humaine est une réponse adaptative aux contraintes de l'environnement⁹, et la conscience doit elle-même être considérée comme un processus fonctionnel d'ordre supérieur, visant à cette même adaptation.

Ces courants de psychologie de la conscience se trouveront indirectement confortés par l'émergence de la **psychanalyse**.

⁹ Cette approche adaptative-évolutionniste du pragmatisme est, historiquement, antérieure au behaviorisme, et elle a fortement influencé son fondateur, J.B. Watson.

En même temps qu'elle met en évidence l'existence de déterminismes préconscients et inconscients, celle-ci propose en effet une réévaluation de l'architecture d'ensemble des processus psychiques; et par ailleurs, en pointant sur l'origine affective-sexuelle des modalités singulières d'organisation psychique, elle ouvre la voie à un renouvellement d'une approche génétique de la conscience, susceptible de faire pièce aux approches radicalement synchroniques de Brentano et de Husserl.

De la coexistence et de l'inévitable confrontation de ces options divergentes, émergent alors des propositions à caractère fédérateur, qui se situent cependant toutes dans le prolongement des écoles allemandes de psychologie de l'acte conscient et de psychologie de la pensée.

Prenant ses distances avec la notion philosophique de "sujet", Stern (1924) élabore notamment une "psychologie de la personne" (ou **personnalisme**), ce concept désignant l'unité nécessairement individuelle du fonctionnement psychologique, qui est sous-tendue et structurée par des orientations finalisées. Pour cet auteur, le comportement d'une personne constitue le lieu de la rencontre entre des capacités psychologiques héritées et les effets de l'apprentissage et/ou des interactions avec le milieu. Dans cette perspective, le milieu fournit les stimulations et les outils finalisés qui contribuent à la constitution de la personne, et la structure de cette dernière constitue en retour le cadre à l'intérieur duquel prennent sens (et donc, doivent être analysées) toutes les réactions d'un organisme humain qu'elles soient directement observables ou proprement psychiques. On notera que cette prise de position théorique se prolongera en diverses démarches d'application: Stern sera l'un des fondateurs de la psychopédagogie moderne, et il contribuera à la création de la psychologie différentielle, en jetant les bases du concept de quotient intellectuel, qu'opérationnaliseront par ailleurs Binet et Simon.

La synthèse la plus productive sera néanmoins celle proposée par l'école de la **Gestalt**, dont le destin sera aussi remarquable que celui du behaviorisme et de la psychanalyse. Ce courant procède d'abord d'une critique des conceptions atomistes des mécanismes perceptifs; von Ehrenfels et Wertheimer montrent notamment que la perception de l'espace et du temps (ou des objets dans l'espace et dans le temps) ne résulte pas simplement de la combinaison de sensations élémentaires; un losange ou une mélodie, par exemple, sont appréhendés et reconnus en tant que structures, ou encore en tant que formes ou *Gestalten*. Ces "formes", qui manifestent la prégnance du **tout** sur les parties qui la composent ("le tout ne se réduit pas à la somme des parties"), sont alors érigées en cadres généraux, émanant des propriétés actives spécifiques de l'esprit humain et organisant l'ensemble des rapports d'un sujet à son environnement. Et l'on notera encore que si, dans les premiers travaux issus de ce courant, les formes ne concernaient que le fonctionnement psychologique humain, leur statut et leur champ d'application seront ensuite étendus, non seulement aux processus intellectuels attestables chez les mammifères supérieurs (Köhler (1917/1931), mais encore aux lois d'organisation de l'ensemble des phénomènes naturels, ainsi qu'aux procédures de connaissance impliquées dans toute démarche scientifique.

A la fin des années vingt, on ne peut donc considérer qu'il existe **une** psychologie, mais bien plutôt **des** psychologies, comme le soulignera notamment Murchinson (1926; 1930). Et James formulera un diagnostic analogue en affirmant que la psychologie du début du XXe ne constitue pas vraiment une science, mais seulement "l'espoir d'une science".

A l'évidence, cet éclatement de la discipline est la conséquence de divergences d'options épistémologiques ayant trait au statut des phénomènes psychiques ainsi qu'à celui des oeuvres humaines sensées (langage, structures sociales, culture, etc.). Les positions de Watson ou de Pavlov sont clairement

ancrées dans un monisme matérialiste radical; les développements de la théorie de la Gestalt s'articulent à un positionnement moniste en définitive plutôt spiritualiste; et la plupart des courants dérivés de la psychologie wundtienne ou de la psychologie de l'acte semblent, de fait, se satisfaire du dualisme traditionnel hérité de Descartes et de Kant. Mais à cette époque, ces oppositions philosophiques ou épistémologiques ne sont pas thématiques en tant que telles. Comme nous l'avons vu, on assiste certes à une confrontation entre un courant de psychologie objective (centré sur le comportement) et un courant de psychologie subjective (centré sur la conscience). Par ailleurs, se développe en outre un débat, alimenté par la célèbre bi-partition de Dilthey (1925/1947), entre tenants d'une psychologie comme "science de la nature" (pour lesquels les phénomènes psychiques doivent être appréhendés en termes de relations causales élémentaires elles-mêmes dépendantes de la causalité physique) et les tenants d'une psychologie comme "science de l'esprit" (pour lesquels le psychique doit être appréhendé plus globalement, dans la relation intentionnelle au monde incluse dans les "oeuvres de l'esprit"); et ce débat est lui-même associé à diverses interrogations méthodologiques: peut-on expliquer les fonctions psychiques supérieures? Est-il légitime de recourir à l'introspection ou convient-il plutôt d'adopter des démarches proprement expérimentales? Mais en dépit de ces débats et interrogations, la majorité des psychologues semblent —déjà— adopter une attitude de méfiance attentiste à l'égard des questions épistémologiques; à leurs yeux, il est inutile de continuer de se poser ce type de question au plan conceptuel ou proprement théorique; les données issues des recherches scientifiques suffiront, un jour, à les résoudre.

Dès le début des années vingt surgit toutefois un débat d'une autre nature, consécutif à l'institutionnalisation et à la professionnalisation de la psychologie. D'un côté, les courants issus de l'experimentalisme de Wundt, du behaviorisme, de la réflexologie ou de la Gestalt s'organisent en associations

scientifiques, s'installent dans les universités et y acquièrent autonomie et légitimité aux dépens de la philosophie. D'un autre côté, dans le champ professionnel de la clinique, de la psychopathologie ou de la psychotechnique (de la psychologie du travail notamment) se mettent en place des démarches d'intervention pratique qui s'avèrent relativement efficaces, bien qu'elles empruntent à des sources théoriques moins institutionnalisées (psychanalyse, psychologie de la pensée, personnalisme, etc.) et bien qu'elles soient contraintes d'intégrer des concepts et des approches fondamentalement hétérogènes. Et c'est sur fond de cette discordance entre approches théoriques-académiques et travail psychologique pratique que surgit véritablement la question de l'**unité de la psychologie** et que se trouve posé le diagnostic de **crise** de la discipline. Question et diagnostic qui, comme nous allons le voir, au-delà des causes mêmes de leur formulation, allaient paradoxalement conduire à un réexamen approfondi des fondements épistémologiques de la psychologie (cf. Hildebrandt, 1990).

1.3. Constats de crise et ébauches de solutions

Du début des années vingt au début des années trente sont publiés plusieurs dizaines d'articles ou d'ouvrages explicitement centrés sur le thème de la crise et / ou de l'unité de la psychologie. Faute d'un travail historique systématique, nous nous bornerons dans ce qui suit à commenter certains de ces textes¹⁰, à titre d'illustration du contexte dans lequel Vygotsky posera sa propre analyse et sa propre voie de solution.

Les contributions de Lindworsky (1922; 1924) et de Juhász (1929) sont les plus nettement orientées par les questions institutionnelles et professionnelles évoquées plus haut. Pour ces auteurs, la crise est avant tout une crise de la psychologie académique (et / ou expérimentale), qui se révèle inapte à

¹⁰ Outre les auteurs que nous commenterons, il faut relever notamment les textes de Binswanger (1922), Driesch (1926), Koffka (1926) et Strzygowski (1923).

prendre en charge les problèmes qui se posent concrètement aux praticiens, et inapte également à conceptualiser et à donner un statut aux aspects du fonctionnement psychologique qu'abordent notamment la psychanalyse et les courants d'inspiration phénoménologique. Et leur analyse se développe en un plaidoyer pour l'élaboration d'une psychologie théorique qui soit apte à réaliser cette indispensable synthèse.

Les contributions de Spranger (1926) et de Bühler (1927) se fondent d'abord sur une critique de l'ensemble des courants (réflexologie, behaviorisme, expérimentalisme) qui considèrent que tout phénomène psychologique est en définitive explicable en termes de combinaison ou d'association de mécanismes élémentaires, et qui continuent ce faisant d'adhérer à la thèse du parallélisme psychophysiologique. Pour ces deux auteurs, l'ensemble des phénomènes psychologiques (y inclus les perceptions les plus élémentaires) ont un caractère intentionnel ou sensé, et c'est cette **dimension téléologique** spécifique que la psychologie se doit de décrire et d'interpréter. Ils proposent dès lors que cette psychologie se construise comme une science du vécu ou de la conscience, tout en admettant néanmoins que cet objet ne peut être confondu avec l'expérience intérieure des sujets; ce qui implique l'abandon des démarches de pure introspection et la recherche de voies indirectes d'analyse et d'expérimentation. Pour Spranger, cette voie se situe, comme chez Dilthey, dans l'étude scientifique des réalités objectives produites par l'esprit humain (normes, valeurs, oeuvres d'art, etc.), mais cette proposition butte cependant sur un grave problème méthodologique: comment établir la distinction entre l'objet même de l'analyse (le vécu intentionnel de la conscience) et ce qui est censé en constituer le principe explicatif (le sens des oeuvres de l'esprit, qui est lui-même un produit de ce vécu conscient)? Chez Bühler, qui récuse le clivage entre sciences de la nature et sciences de l'esprit, la voie se situe par contre dans l'étude objective des mécanismes de "pilotage" ou de "régulation" de l'action humaine. Pour lui,

si l'action constitue bien l'unité d'analyse en laquelle se manifeste la dimension téléologique du fonctionnement humain, les buts ou intentions imputables à l'agent ne coïncident cependant en principe jamais avec le cours effectif de l'action, ou encore avec sa "réalisation". L'agent se trouve en effet exposé à de multiples systèmes de connaissances ou de déterminations relevant de trois ordres: - ses perceptions propres, qui lui fournissent des indices relatifs à l'état des choses du monde; - les valeurs et / ou normes qu'il a intériorisées au cours de sa vie sociale¹¹; - les interventions comportementales sensées des autres membres de sa communauté. Les informations issues de ces systèmes interfèrent avec le but conscient (les conditions objectives du monde peuvent s'opposer à sa réalisation; les normes sociales ou les réactions des autres peuvent entraîner sa modification) et contraignent de la sorte l'agent à "piloter à vue". Dans cette conception, l'objet d'une psychologie scientifique n'est donc plus le vécu intentionnel d'un sujet (ou les conditions initiales du système), mais bien les mécanismes de pilotage d'agents aux prises avec des déterminations contradictoires, et la démarche d'étude de ces mécanismes doit, à partir d'analyses empiriques ou inductives, aboutir à la construction de modèles explicatifs.

Lewin (1931) part quant à lui du constat selon lequel la psychologie reste marquée par un mode de pensée aristotélicien, qui néglige les faits ou événements singuliers pour se centrer exclusivement sur les événements fréquents et reproductibles, et dont les deux formes majeures d'explication sont dès lors la classification abstraite et la généralisation. Et il propose que cette discipline s'engage dans le mode de pensée galiléen, qui requiert la formulation de lois valides pour tous les phénomènes attestables, sans exceptions, et qui permet de considérer que la personne, en tant que cas individuel,

¹¹ Tout comme il est le précurseur du "schéma de la communication" que popularisera Jakobson, Bühler est aussi le précurseur de la conception des "mondes représentés" que développeront ultérieurement Popper (1972/1991) et surtout Habermas (1987).

ne présente pas un caractère aléatoire, mais constitue une structure à la fois soumise à un ensemble de déterminations générales, et préservant son unité. Comme Bühler et Spranger, Lewin met l'accent sur la dimension téléologique du fonctionnement humain, mais il récuse cependant l'opposition entre explication causale et compréhension des intentions, dans la mesure où, même dans les sciences de la nature, les causes invoquées ne constituent que des "facteurs vectoriels", dont l'orientation même est le produit de leurs interactions avec d'autres facteurs vectoriels. Pour Lewin dès lors, l'explication de tout phénomène doit s'effectuer par référence aux "formes" qui organisent les facteurs vectoriels; et s'agissant des phénomènes psychiques, elle doit s'effectuer en référence aux situations psychologiques concrètes en lesquelles se manifestent la structure et la dynamique d'une personnalité individuelle.

En deux ouvrages importants enfin, Politzer (1928; 1947) se penche sur les causes de l'échec et de la dissolution de la psychologie introspectionniste, et analyse les courants nouveaux qui pourraient donner naissance à une véritable psychologie scientifique. Pour lui, la psychologie des actes de conscience s'est fourvoyée dans un "réalisme" paradoxal, selon lequel les faits psychiques constitueraient une réalité directement accessible en tant que telle, quand bien même leur essence serait opposée à celle des faits physiques ou naturels. Avec Watson, il déduit de cette contradiction que la psychologie scientifique doit renoncer, définitivement et sans conditions, à l'étude directe de la vie intérieure. Mais contrairement au fondateur du behaviorisme, il considère que cette discipline ne doit pas pour autant réduire sa démarche à l'étude des causes externes potentielles des comportements, car, ce faisant, elle perdrait son objet propre. S'appuyant alors sur les projets de la psychanalyse et de la théorie de la Gestalt, il affirme que la psychologie doit se donner comme objet un acte de connaissance d'une structure plus complexe que celle des actes de perception, et il propose concrètement

qu'elle se donne comme objet d'analyse le "drame humain", en tant qu'il présente les comportements dans leurs rapports aux événements dans le cadre desquels se déploie la vie des hommes. Pour Politzer, le drame constitue d'un côté un mouvement extérieur, dans la mesure où il requiert un lieu ou un contexte, comme le mouvement physique ordinaire, et il est également mouvement intérieur, dans la mesure où le comportement ne constitue un fait psychologique que dès lors qu'il est doté de sens. Mais la démarche de psychologie scientifique ne peut toutefois porter directement ni sur l'un ni sur l'autre de ces deux aspects; elle doit se donner un objet qui soit "logiquement externe" par rapport à l'acte de connaissance qui l'aborde; et dans cette perspective, les récits du drame constituent les seuls moyens au travers desquels ce dernier peut être érigé en objet de connaissance autonome:

“...le fait psychologique est objectif, non parce qu'il se confond avec les objets des sciences de la nature et est ce qu'ils sont, mais parce qu'il se comporte de la même manière devant la connaissance.”
(1928, p. 252)

Au-delà d'importantes différences d'accents et de cadres conceptuels, ces analyses de la crise de la psychologie présentent un ensemble d'idées-force communes, que l'on peut résumer par les points suivants.

- a) **La psychologie ne peut être une science de la vie intérieure.** Cette position étant fondée sur le **rejet du réalisme empirique**, selon lequel les faits psychiques constitueraient des réalités immédiatement accessibles (cf. les descendants de Brentano), et pourraient dès lors être analysés expérimentalement au même titre que n'importe quel objet des sciences naturelles (cf. Wundt).
- b) La psychologie, comme toute science, constitue une **démarche de connaissance a posteriori**; elle doit se donner un **objet spécifique**, irréductible aux objets des autres sciences; elle doit adopter une **méthodologie objective**, produisant des données en droit universellement accessibles et vérifiables.

c) La spécificité de la psychologie a trait à la **dimension téléologique de son objet**. Cette dimension est toutefois appréhendée à deux niveaux distincts: chez certains auteurs, elle se situe dans le mouvement de la pensée consciente; chez d'autres, au niveau des processus en jeu dans l'activité humaine sensée (Bühler), ou encore à celui des produits matériels et socio-sémiotiques de cette activité (Spranger, Politzer). Mais on notera qu'à cette époque, les rapports entre ces divers aspects de l'intentionnalité du fonctionnement psychologique humain ne sont ni résolus, ni même clairement posés.

d) La psychologie doit se constituer comme **science de la nature**. Ce qui ne signifie pas qu'elle doit nécessairement adopter tel quel le modèle des sciences expérimentales, mais plutôt que son objet, y inclus dans ses dimensions psychiques, doit être posé comme distinct du processus même de connaissance. Au plan méthodologique, elle peut combiner diverses démarches (induction, déduction, analyse, modélisation) et l'opposition entre interprétation compréhensive et interprétation explicative doit être dépassée. L'important est de construire des **modèles de la vie psychologique**, qui ne se réduisent pas à la description-conceptualisation des manifestations de cette vie (la conscience, les actions, les récits de drame), mais qui codifient les formes de connaissance qui se construisent à propos de ces objets, formes qui sont en même temps les intermédiaires obligés de notre accès à ces mêmes objets. En ce sens, la psychologie ne peut donner directement accès aux faits psychiques, mais elle contribue à la constitution d'un **monde de la connaissance** du psychique (cf. Politzer). Une telle position requiert alors l'élaboration d'une métapsychologie (que Vygotsky qualifia, dans *SHC*, de "psychologie générale") qui, d'une part explicite et approfondisse cette articulation complexe entre aspects ontologiques et gnoséologiques du psychologique, et d'autre part, à partir du concept de "monde de la connaissance", requestionne la nature des rapports entre cette discipline et les autres sciences de la nature.

e) Pour les différents commentateurs de la "crise" (et Vygotsky, nous le verrons, partagera largement cette opinion), le behaviorisme, le courant de la Gestalt et les sciences de l'esprit (inspirées de Dilthey) constituent des démarches importantes, en ce qu'elles ont tenté d'assurer l'objectivité de l'objet de la psychologie (en se centrant respectivement sur le comportement, sur la structure de la perception et de la connaissance, et sur les oeuvres humaines). Mais pour chacune de ces démarches, il s'agissait d'assurer l'objectivité du psychologique en tant que tel, plutôt que celle du psychologique en tant qu'objet d'une démarche de connaissance scientifique. Et c'est la raison pour laquelle ces démarches doivent être critiquées et dépassées.

1.4. La (dis)solution de la crise

Du milieu des années trente à cette fin de siècle, le fractionnement de la discipline s'est non seulement poursuivi, mais s'est solidifié. Dans l'après-guerre, la psychologie académique s'est organisée en entités autonomes (Ecoles, Instituts, puis Facultés), qui se sont rapidement caractérisées par la co-existence de sous-disciplines disjointes, centrées sur des objets spécifiques et revendiquant des méthodologies propres: psychologie expérimentale (de l'adulte), psychologie du développement, psychologie sociale, psychologie clinique, psychologie scolaire, psychologie des émotions, psycholinguistique, etc. Par ailleurs, d'autres sous-disciplines, comme la psychanalyse, la psychosociologie, la psychologie institutionnelle, la psychologie du travail, etc., se sont développées dans le champ de la pratique, soit en restant en marge des institutions scientifiques, soit en y acquérant progressivement droit de cité.

En dépit de cet état de fait, durant cette même période, les discours évoquant la "crise" et les débats relatifs à l'arrière-fond épistémologique de la psychologie se sont cependant progressivement éteints. Si, dans le courant des années

Trente, des auteurs comme Claparède¹² stigmatisent encore l'absence d'unité de la psychologie, dès l'après-guerre, cette diversité ne semble plus ressentie comme l'indice d'une "crise des fondements", mais plutôt comme un état transitoire, imputable à la récence relative de la discipline (à son "adolescence"), et donc susceptible d'être rapidement dépassé.

Lagache, par exemple, dans le cadre de sa leçon inaugurant la chaire de psychologie générale de la Sorbonne (cf. 1949), reconnaît que la discipline est traversée par deux orientations générales: d'une part une démarche "naturaliste", centrée sur les comportements observables et leurs déterminations objectivables, et excluant de son objet la problématique de la conscience; d'autre part une démarche "humaniste", posant au contraire la conscience, les capacités mentales et l'expérience vécue comme objets spécifiques de la discipline. Mais il relève également que l'ensemble des courants et des sous-disciplines combinent, à des degrés divers et avec plus ou moins de réticence, ces deux orientations: les courants issus de Wundt pratiquent l'introspection aussi bien que l'expérimentation; la psychanalyse se donne des fondements naturalistes; le behaviorisme évolue vers un médiationnisme qui confère un statut aux processus psychiques internes, etc. Pour Lagache, cette situation de mixité est inévitable et momentanément indépassable, dans la mesure où les questions liées à la complexité (ou à la dualité) de l'objet de la psychologie ne peuvent être résolues sur un plan purement théorique; c'est du développement des recherches, dans chacun des courants, que surgiront à terme les réponses. Et l'auteur d'affirmer alors qu'un développement fructueux de la discipline requiert surtout une clarification des rapports entre démarches d'intervention pratique et démarches proprement scientifiques. La psychologie **clinique** (ou pratique) tente de cerner, de manière aussi complète et fidèle que possible, les

¹² “...notre science est encore bien arriérée! Il n'y a pas plusieurs physiques, ni plusieurs chimies. De même, il n'y a, ou il ne devrait y avoir, qu'une seule psychologie.” (Claparède, 1936, cité par Lagache, 1949, p. 19)

réaction d'un humain singulier dans une situation donnée, et elle adopte pour ce faire des méthodes d'analyse de cas, relevant surtout de l'observation et de la compréhension. La psychologie **expérimentale** (ou scientifique) constitue par contre une démarche plus abstraite ou désintéressée; elle se centre sur des sous-objets découpés dans le fonctionnement psychologique général, et elle analyse les déterminations qu'exercent sur derniers des facteurs eux-mêmes isolés du contexte global de ce fonctionnement, en adoptant pour ce faire des méthodes relevant de l'explication causale. Aux yeux de Lagache, ces deux démarches sont à la fois solidaires et complémentaires, les avancées et résultats de l'une devant nécessairement bénéficier à l'autre. Et cette position sera partagée notamment par la plupart des psychologues allemands, qui affirmeront que les méthodes inspirées des sciences naturelles et celles issues des sciences de l'esprit sont tout aussi légitimes pour le psychologue (pour un commentaire, cf. Wellek, 1976, p. 59).

Ce type d'interprétation lénifiante de la situation de la discipline sera renforcé encore par les discours de certains expérimentalistes, qui n'hésiteront pas à affirmer que l'unité de la psychologie est désormais en cours de réalisation, sous l'effet de la généralisation du cadre de référence behavioriste. Hebb (1960), par exemple, soutiendra qu'après s'être centrée pendant un demi-siècle sur la dimension "responsive" (*sense dominated*) du comportement, la psychologie nouvelle aborde maintenant ce même comportement en tant que mécanisme actif d'élaboration et de traitement des stimulus, et que ce renversement de perspective lui permet de conférer un statut objectif à la conscience, à l'esprit (*mind*), aux émotions, aux sentiments, etc.: celui de dérivés comportementaux intériorisés (*intervening variables* et / ou *constructs*). Et c'est une analyse de même type qui conduira Fraisse à conclure, dans le premier chapitre du *Traité de psychologie expérimentale*, qu'“au risque de paraître nier des distinctions toujours chères à ceux qui tentent d'affirmer leur originalité

doctrinale, on peut estimer que la psychologie expérimentale a trouvé son unité” (1963/1989, p. 76).

Fraisse reconnaîtra pourtant, dans le même chapitre, que le problème des relations entre mécanismes physiologiques et comportements correspondants “reste et restera encore longtemps posé” (*ibid.*, p. 77), et Piaget, dans le chapitre 3 du même volume, affirmera pour sa part que le problème de la genèse de la conscience humaine demeure “sans solution possible actuellement” (*ibid.*, p. 181). Sans toutefois que ces deux auteurs ne s'émeuvent outre mesure de la récurrence obstinée de ces questions, et sans bien sûr que cette permanence ne les conduise à en revenir aux problématiques évoquées dans les discours sur la "crise", et moins encore à réexaminer les perspectives de solution ouvertes naguère par Bühler, Lewin, Politzer ... ou Vygotsky.

Il n'est guère étonnant dès lors que les certitudes béhavioristes se soient effondrées comme châteaux de cartes sous l'effet de la "révolution cognitiviste", et que cette dernière se soit par ailleurs déployée dans une confusion épistémologique sans égal, en se situant objectivement dans le prolongement du behaviorisme médiationniste (dans un projet de "naturalisation de l'esprit" très proche de celui de Hebb), tout en postulant une inversion des rapports entre dimensions comportementales et mentales (dans l'affirmation du modularisme selon laquelle “la structure mentale cause la structure du comportement” - Fodor, 1986, p. 13). Et si cette "révolution" a malgré tout fait resurgir au premier plan la question du statut de la conscience, dans ses rapports à l'activité humaine et au langage (pour une discussion, cf. Richelle, 1993), il nous paraît évident que ce réinvestissement, s'il veut dépasser le stade de la provocation épistémologique à la fois naïve et autoritaire (pour un exemple impressionnant, cf. Pinker, 1995), aurait tout intérêt à se fonder sur une relecture attentive des écrits des commentateurs de la crise des années vingt.

2. La psychologie de Vygotsky, son contexte et ses enjeux

2.1. La situation de la psychologie russe des années vingt

Pendant la période tsariste, la psychologie s'était développée en Russie dans des conditions et sous des formes globalement similaires à celles qui étaient attestables à la même époque en Europe occidentale (cf. 1.1 et 1.2), et dans la première décennie du XXe, cette discipline s'était retrouvée partagée en deux tendances majeures. D'un côté, une psychologie positiviste et matérialiste, qui avait résolument adopté le modèle des sciences naturelles (de la biologie en particulier) et qui s'était donnée pour objet les manifestations physiologiques et comportementales observables; ce courant avait émergé à la fin du XIXe, sous l'impulsion notamment de Herten et Sétkénov, avant que Bekhterev (réflexologie) et surtout Pavlov (théorie du conditionnement) ne lui donnent une ampleur tout-à-fait exceptionnelle. D'un autre côté, une psychologie idéaliste et spiritualiste, qui avait elle-aussi émergé à la fin du XIXe (sous l'égide de Kavelin et de Strakhov) et dont le leader, au début du siècle, était Chelpanov. Ce courant était centré sur la conscience et les phénomènes proprement psychiques, conçus en tant qu'entités spécifiques, reposant certes sur le fonctionnement cérébral mais ne se confondant pas avec lui; et les démarches adoptées se situaient dans le prolongement, soit de la méthode expérimentale issue de Wundt, soit de l'introspection systématique promue par l'école de Würzburg, soit encore de l'approche des "états de conscience" préconisée par James.

Lors du *Congrès de Psychologie* de 1909, c'est le courant spiritualiste qui prit nettement le dessus, dans la mesure notamment où Pavlov et ses élèves se tenaient à l'écart des débats proprement psychologiques, dans le cadre de la section de physiologie de l'*Institut de médecine expérimentale* de Moscou (cf. Asratian, 1953, p. 17). Et lorsque Shchukin fonda dans cette même ville, en 1912, le premier *Institut de Psychologie* russe, la direction en fut tout naturellement confiée à Chelpanov.

A la suite de la Révolution d'octobre 1917, cette situation devait cependant se modifier radicalement. Des cercles politiques aussi bien que scientifiques émergèrent un vaste mouvement appelant à l'élaboration d'une nouvelle psychologie, qui soit compatible avec le marxisme; selon les formules de l'époque, il ne s'agissait rien moins que d'élaborer une discipline susceptible de contribuer au façonnage et au développement d'un "homme nouveau", adapté à la société nouvelle en cours de construction. Et dans cette perspective ne paraissaient suffisantes et / ou appropriées, ni la psychologie spiritualiste de Chelpanov, ni le matérialisme mécanique de Bekhterev (qui s'était entretemps transformé en une discipline transcendante, prétendant déduire des processus cosmiques de transformation de l'énergie, aussi bien les lois de l'activité réflexe que toute loi relevant de la série physique — cf. *SHC*, pp. 102-103). De multiples propositions de réforme de la discipline émergèrent alors (notamment celle de Blonsky - 1921), avant que Kornilov n'impose, lors du *1er Congrès panrusse de psychoneurologie* de 1923, une voie de solution politiquement acceptable. Il s'agissait de la création de la **réactologie**, démarche visant à éviter le réductionnisme sociologisant aussi bien que le réductionnisme physicaliste en se donnant comme unités d'analyse les "réactions humaines", en tant qu'elles combinent et intègrent les dimensions réflexes, comportementales et mentales du fonctionnement psychologique. A l'issue de ce congrès, Chelpanov fut remplacé par Kornilov à la direction de l'*Institut de psychologie* de Moscou, ses anciens collaborateurs désertèrent l'institution et y furent remplacés par de nouveaux venus, dont Luria notamment, alors âgé de 21 ans. Mais Kornilov et ses adeptes éprouvèrent d'emblée de sérieuses difficultés pour mettre en place des démarches concrètes de travail compatibles avec le principe de l'unité de la réaction ainsi qu'avec les thèses de la dialectique marxiste (dont la plupart d'entre eux n'avaient d'ailleurs qu'une connaissance très superficielle). De telle sorte que, en dépit des nombreux écrits de

Kornilov, la réactologie ne demeura finalement qu'un projet sans véritable concrétisation (cf. Rivière, 1990, pp. 44-48).

2.2. Le parcours de Vygotsky

Lorsqu'en janvier 1924 se tient à Leningrad le *2e Congrès panrusse de psychoneurologie*, la réactologie vient cependant tout juste d'accéder au statut de courant dominant et Kornilov présente d'ailleurs un texte de synthèse et d'orientation des travaux de son Institut, intitulé la *méthode dialectique en psychologie*. Mais ce congrès est aussi marqué par l'avènement d'un chercheur jusque là peu connu¹³ des cercles de la psychologie officielle, L. S. Vygotsky, qui présente trois communications, dont une consacrée aux *Méthodes de recherche en réflexologie et en psychologie* (qui sera publiée en 1926). L'impression produite par ces interventions est telle que Vygotsky est immédiatement engagé par Kornilov, et devient, en octobre 1924, collaborateur de l'*Institut de psychologie* de Moscou.

S'il était peu connu des psychologues de l'époque, Vygotsky était cependant loin d'être un chercheur débutant. Et sans entrer dans les détails d'une biographie désormais bien connue (cf. notamment Bronckart, 1985; Kozulin, 1990; Rivière, 1990; Sève, 1997; Toulmin, 1978; Van der Veer & Valsiner, 1991; Vygodskaya & Lifanova, 1996; Yaroshevsky, 1989), il convient d'évoquer néanmoins quelques aspects significatifs de son parcours antérieur.

Au cours d'une adolescence particulièrement studieuse, Vygotsky s'était plongé dans la lecture des grandes oeuvres philosophiques, celles de Spinoza et de Hegel notamment,

¹³ Après la "redécouverte" de l'œuvre vygotskyenne à la fin des années 60, certains biographes (cf. Toulmin, 1978) ont présenté Vygotsky comme un jeune chercheur totalement inconnu, débarquant de nulle part au 2e Congrès de psychoneurologie et séduisant d'emblée tous les psychologues professionnels par la profondeur et l'originalité de ses conceptions (le "Mozart" de la psychologie). Si cette version quelque peu mythique de l'histoire se retrouve encore dans certains commentaires plus récents (cf. Rivière, 1990), Van der Veer & Valsiner (1991), notamment, ont démontré que Vygotsky avait été en contact avec la psychologie moscovite dès 1914, et que ces contacts s'étaient maintenus, y compris pendant la période d'exil relatif à Gomel (1917-1923).

dont il avait acquis une connaissance approfondie. Il s'était intéressé également à la littérature, admirant en particulier Puschkin et Shakespeare, et il avait même abordé, au travers des écrits du linguiste Potebnya¹⁴, la problématique du statut du langage, des rapports entre les mots et la pensée. A la fin de sa scolarité secondaire, en 1913, il décide cependant d'entreprendre des études de Médecine à l'Université Impériale de Moscou, mais abandonne rapidement cette discipline pour le Droit¹⁵. Parallèlement à ses études en ce domaine, il s'intéresse à l'économie politique et se met à la lecture des oeuvres de Marx (dans des publications à l'époque "illégalles"). Il s'inscrit également à l'Université populaire Shanyavsky et y suit divers séminaires: les uns centrés sur le statut des productions artistiques (Tolstoï, les symbolistes) et leur critique; d'autres, en particulier ceux de Spet¹⁶, abordant des problèmes psychologiques dans la perspective phénoménologique héritée de Husserl. Ces études à l'Université populaire se clôturent par la soutenance d'un mémoire consacré à Shakespeare (*La Tragédie de Hamlet, prince du Danemark*), travail qui, comme la thèse qu'il soutiendra plus tard sur *La psychologie de l'art* (1925; publiée en 1965) témoigne de ce que son intérêt pour l'interprétation des oeuvres d'art s'est progressivement concrétisé en recherches sur les réactions et mécanismes psychologiques que suscitent ces oeuvres. Et comme le relèvent Vygodskaya & Lifanova (1996, p. 39), c'est à cette époque que Vygotsky prend clairement conscience

¹⁴ Auteur notamment d'un ouvrage intitulé *Pensée et parole* (1913), Potebnya a exercé une influence considérable sur la conception qu'avait Vygotsky du langage et de ses rapports à la pensée, et ce n'est sans doute pas un hasard si ce dernier a donné à son ultime ouvrage un titre identique (dans la version russe originale) à celui de son inspirateur.

¹⁵ Le choix de ces deux disciplines s'explique notamment par le fait que Vygotsky souhaitait, à cette époque, accéder à une profession qui lui permette de subvenir aux besoins de sa famille. Il avait cependant dû se soumettre à une sévère sélection pour accéder à ces études, alors drastiquement contingentées pour les étudiants de confession juive.

¹⁶ Elève et principal diffuseur de la pensée de Husserl en Russie, Spet, outre ses publications sur la phénoménologie, était aussi l'auteur de divers textes abordant des problèmes fondamentaux de psychologie: *Une voie vers la psychologie; où nous conduit-elle?* (1912); *Commentaires critiques sur le problème de la causalité psychique* (1915); *La conscience et son propriétaire* (1916); *Objets et tâches de la psychologie ethnique* (1917). Pour un commentaire sur ces écrits, cf. Haardt, 1993.

que son travail scientifique s'effectuera désormais dans le champ de la psychologie.

En 1917, Vygotsky quitte cependant Moscou pour rejoindre sa famille à Gomel, dans une région (l'actuelle Biélorussie) alors particulièrement marquée par les turbulences de la Révolution et menacée par l'armée allemande. Le calme revenu, adhérant très profondément au projet d'instauration d'une nouvelle société, il se lance dans une intense activité d'animation culturelle, d'enseignement et de recherche. Six ans durant, en dépit d'une tuberculose dont il est atteint en 1919 et qui lui vaudra de fréquentes hospitalisations, il organise des spectacles de théâtre suivis de débats et en rédige de multiples critiques; il enseigne la langue et la littérature russes, la logique, la psychologie, l'éthique, la philosophie, etc., dans le cadre de cours du soir, d'écoles publiques, d'écoles de formation des maîtres et de diverses institutions ouvrières et / ou populaires; il crée enfin, dans le cadre du *Technicum Pédagogique*, un laboratoire de psychologie dans lequel il réalise des expériences portant notamment sur les processus d'enseignement et sur l'analyse des capacités d'enfants déficients mentaux.

C'est donc fort d'un immense travail d'arrière-fond, dans les domaines de l'art, de la philosophie, de la pédagogie et de la psychologie, que Vygotsky se présente, en 1924, au *2e Congrès de psychoneurologie*. Mais si elle témoigne dès lors d'une profonde connaissance des débats philosophiques et scientifiques de l'époque, son intervention sur *Les méthodes de recherche en réflexologie et en psychologie* se caractérise aussi par l'affirmation d'un positionnement et d'un questionnement originaux. L'auteur y stigmatise en effet l'incapacité de la réflexologie à prendre en compte les fonctions psychologiques supérieures, et notamment à fournir une explication aux réactions esthétiques suscitées par les oeuvres d'art, et il y propose d'élaborer une psychologie objective et matérialiste,

qui intégrerait tous les apports de la démarche expérimentale, et qui serait en même temps susceptible d'aborder les problématiques du fonctionnement proprement psychique et de la conscience.

Comme en témoigne un autre texte rédigé en octobre de la même année (*La conscience comme problème de la psychologie du comportement* - 1925 / 1994), Vygostky pense cependant encore, à cette époque, que cette nécessaire intégration devrait pouvoir se réaliser dans un cadre réflexologique "aménagé". L'auteur conteste en effet qu'un rapport direct et simple puisse être posé entre une réaction comportementale et une stimulation déterminée. Reprenant une analyse ébauchée par Pavlov, mais surtout développée par Sherrington, il souligne au contraire l'extrême complexité du mécanisme de la réaction comportementale: le système nerveux central est le siège de multiples sous-systèmes de réflexes entre lesquels se déploient différents mécanismes d'interaction (amplification, inhibition, sélection, etc.). Et ces sous-systèmes interreliés sont aussi en compétition: de nombreuses stimulations s'y disputent le contrôle d'une réaction comportementale, et ce sont parfois des stimulations "insignifiantes" qui déclenchent une réponse effective. Le processus de réaction comportementale doit donc faire l'objet d'une régulation générale, établissant des "dominantes", c'est-à-dire des mises en relation privilégiées, et c'est sur ce fond d'établissement de dominantes que peut se poser le problème de la conscience. Pour Vygostky, "le mécanisme même de la conscience [tient] à la capacité de notre corps à être un excitant (par ses actes) pour lui-même (pour de nouveaux actes)"; la conscience relève donc des "réactions circulaires secondaires", et sa fonction est de réguler le comportement en dirigeant et en aiguillant les interactions entre les différents sous-systèmes de réflexes. Dans cette optique, le sentiment conscient est un réflexe de réflexe, ou un réflexe secondaire, qui consiste en une "réaction rapide d'évaluation de tout l'organisme à son propre comportement", et ce réflexe secondaire, une fois en place,

constitue lui-même un excitant susceptible de déclencher de nouvelles réactions internes, c'est-à-dire susceptible de contrôler et d'organiser, en retour, l'ensemble des réactions "primaires" d'un domaine comportemental donné. Une fois démontré ce caractère autoréflexif de la conscience, Vygotsky souligne alors que cette conscience est aussi le lieu d'intégration de l'expérience acquise, ou encore qu'elle est sociale dans son fondement même, et, s'inspirant de Feuerbach, Marx et Engels, il soutient que c'est du **langage** que dérivent les réflexes constitutifs de la conscience. Pour lui, toute interaction verbale constitue bien un système de réflexes circulaires: une parole émise en réponse à une stimulation devient elle-même stimulation, susceptible de déclencher une nouvelle réponse verbale, et ainsi de suite. Mais ce système de réflexes est d'abord et avant tout un système régulant et organisant les comportements collectifs; sa finalité première est externe et les mots qui le constituent viennent d'autrui, du social. Et ce n'est que dans un deuxième temps que ces stimulations sociales-verbales font l'objet d'une appropriation et d'une intériorisation par des individus particuliers, et qu'elles viennent s'articuler aux systèmes de réflexes dont le fondement est biologique. Ce qui débouche sur la thèse finale du statut social de la conscience individuelle, exprimée par les formules fameuses selon lesquelles la conscience est d'abord connaissance des autres avant d'être connaissance de soi, ou encore que la connaissance de soi n'est qu'un cas particulier de la connaissance sociale:

“Nous nous connaissons nous-mêmes parce que nous connaissons les autres, et par le même procédé que celui par lequel nous connaissons les autres, parce que nous sommes à l'égard de nous-mêmes dans le même rapport que les autres par rapport à nous [...] La conscience est en quelque sorte un contact social avec soi-même [...]"

(1925 / 1994, pp. 47-48)

La fin de cet article est toutefois plutôt rapide et allusive, et elle témoigne de la difficulté qu'éprouve Vygotsky à intégrer

en un tout conceptuel cohérent la perspective réflexologique et la perspective sémiotico-sociale. Mais l'orientation générale de sa démarche est désormais claire, et, comme il est l'un des rares psychologues russes de l'époque à disposer à la fois d'une connaissance des grands courants philosophiques et psychologiques occidentaux et d'une profonde connaissance du marxisme (outre Marx, il a entre-temps lu aussi Engels et Lénine), il devient l'un des principaux protagonistes des débats relatifs à la constitution d'une psychologie nouvelle.

En plus d'un inlassable travail institutionnel, il apporte sa contribution à de nombreuses équipes de recherche, qui abordent notamment des problèmes de défectologie (retard mental, surdi-mutité, etc.), de psychologie de l'art, de psychologie des émotions, de psychologie éducationnelle, etc., et les résultats de ces travaux empiriques le conduisent rapidement à prendre une distance de plus en plus affirmée à l'égard de la réflexologie.

Et quand une nouvelle attaque de tuberculose lui fait craindre une mort prochaine (cf. *Prologue*, p. 7-8), il décide de transformer un ancien projet d'élaboration d'une revue critique des courants de la psychologie occidentale en un ouvrage de synthèse programmatique (*SHC*), explicitant les grandes lignes de ce que devrait être, pour lui, une psychologie véritablement scientifique.

2. 3. Un positionnement épistémologique original et radical

Avant de décrire les grandes articulations de ce texte, il nous paraît utile de revenir sur le positionnement épistémologique de Vygotsky, que l'on peut d'emblée caractériser comme une tentative d'articuler les principes du monisme, du réalisme-matérialisme et de la dialectique.

Si Vygotsky adressait une critique radicale au réductionnisme matérialiste des réflexologues et des comportementalistes tout autant qu'à l'idéalisme subjectiviste des psychologues de

la conscience, c'est parce que ces deux courants témoignaient, à ses yeux, d'une même adhésion au **dualisme** hérité de Descartes, c'est-à-dire à la thèse selon laquelle les phénomènes relevant de la série physique (les objets et les corps en mouvement dans l'espace) et les phénomènes relevant de la série psychique (les idées, les sentiments, les mécanismes de conscience, inobservables parce que non inscrits dans l'espace) sont d'essences radicalement différentes et doivent en conséquence faire l'objet d'approches scientifiques disjointes. Cette adhésion au dualisme était explicite et assumée chez les spiritualistes, mais l'auteur notait avec perspicacité qu'elle sous-tendait également la position des behavioristes et des réflexologues (et même celle de Pavlov): en n'abordant que les seuls phénomènes observables, et en abandonnant aux spiritualistes les problèmes du fonctionnement psychologique conscient, ceux-ci cautionnaient, de fait et paradoxalement, la bi-partition entre faits physiques et faits psychiques.

Contre le dualisme, Vygotsky adhérait au **monisme** issu de Spinoza, c'est-à-dire à la thèse selon laquelle, si les éléments de l'univers nous apparaissent bien sous deux formes distinctes (les éléments inscrits dans l'espace et ceux qui ne le seraient pas), s'il l'on peut donc accepter une "dualité des phénomènes", cela n'implique pas pour autant que cette différence traduise ou redouble une différence d'"essence". Pour Spinoza en effet (cf. notamment Misrahi, 1992), n'existe que "la Nature", entité d'un seul tenant et homogène, soumise aux règles d'un déterminisme universel lui-même cohérent et parfait (parce ce qu'il n'est rien d'autre que la manifestation de l'activité divine). Au plan ontologique, l'ensemble des phénomènes attestables dans le monde ont donc un soubassement "naturel": ils relèvent d'**une seule et unique matière en perpétuelle activité**. En cette matière préexistent un ensemble de propriétés (d'"attributs"), dont certaines nous resteront à jamais inconnues et dont d'autres nous apparaissent sous les formes de la série psychique ou de la série physique. Séries dont Spinoza considère par ailleurs qu'elles se

déployent "en parallèle" et sans interaction possible¹⁷. Dans cette perspective, l'être humain ne constitue qu'un produit contingent de l'activité de la matière, produit en lequel se manifestent en principe toutes les propriétés d'essence de la Nature, mais qui, en raison des limitations de son "entendement" (de ses capacités cognitives) ne peut cependant ressaisir cette Nature constitutive (ou "Nature naturante") que sous les deux formes phénoménales des objets inscrits dans l'étendue d'une part, de la pensée et des sentiments d'autre part. La "dualité des phénomènes" constitue donc un produit du processus gnoséologique humain, et non le reflet direct d'un dualisme d'essence.

De ces thèses spinoziennes, Vygotsky retient d'abord que le statut ontologique ultime de la matière universelle restera à jamais problématique, l'humain ne pouvant accéder qu'à deux de ses multiples attributs (le physique et le psychique), et encore d'une manière biaisée par les limitations de son entendement (qui ne peut les ressaisir qu'en tant que "modes" ou que phénomènes discrétisés). Mais s'il adhère totalement au monisme ontologique, il rejette par contre et la thèse du strict parallélisme entre séries physiques et psychiques et celle de leur absence d'interaction. Fort des acquis de l'évolutionnisme ainsi que de l'historicisme issu de Hegel, il considère d'une part que des formes de fonctionnement psychique sont attestables dans toute vie organique, et d'autre part que dans l'espèce humaine, ces formes ont connu un développement spécifique, qui est au moins partiellement le produit de l'histoire des groupes humains et des modalités sémiotico-sociale de leur organisation. Dès lors, pour lui, une des tâches majeures de la démarche scientifique, et singulièrement de la psychologie, est d'analyser les mécanismes

¹⁷ Dans l'*Ethique* (1677/1954), Spinoza affirme notamment que "l'ordre et la connexion des idées sont les mêmes que l'ordre et la connexion des choses" (p. 359); et il ajoute plus loin que "dans la mesure où nous considérons les choses comme des modes du Penser, nous devons expliquer l'ordre de la Nature entière, autrement dit la connexion des causes, par le seul attribut de la Pensée; et en tant qu'elles sont considérées comme des modes de l'Etendue, l'ordre de la nature entière doit être expliqué par le seul attribut de l'Etendue" (pp. 360-361).

sous l'effet desquels ont émergé les formes psychiques attestables chez les humains contemporains; d'expliquer comment, en d'autres termes, la matière proprement matérielle (spatialisée ou observable) s'est transformée en une "matière psychique" (apparemment inobservable) de plus en plus performante. Et pour que la psychologie soit à même d'atteindre cet objectif, Vygotsky estime que deux conditions doivent être requises.

La première a trait aux **unités d'analyse** de cette discipline; tout comme on ne peut statuer sur les propriétés de l'eau (sur sa capacité à éteindre le feu, par exemple) en analysant les propriétés de ses composants élémentaires (l'oxygène et l'hydrogène, particulièrement inflammables), on ne peut comprendre le fonctionnement psychologique en dissociant a priori et artificiellement ses dimensions psychiques (pensée, conscience) et ses dimensions physiques (réflexes, comportements). Il convient donc de se doter d'unités intégrant ces deux aspects, unités qui pourraient être la conduite, l'action ou le mot / signe. Mais s'il rappellera régulièrement cette exigence, Vygotsky n'aura cependant pas l'opportunité, au cours de sa brève vie scientifique, de proposer des solutions plus explicites et plus conceptualisées (cf. Zinchenko, 1985), et ce sont ses successeurs (cf. notamment, Léontiev, 1979) qui confèreront à l'activité et à l'action (dont l'action langagière; cf. Bronckart, 1997) ce statut d'unités d'analyse de la discipline.

La seconde condition a trait à la nécessité d'aborder ces objets de la discipline dans une perspective méthodologique d'**extériorité**. Pour lui, les objets de toute science doivent être considérés comme des "réalités" (cf. *infra*, le "réalisme") qui se dressent devant le chercheur, antérieurement à (et indépendamment de) sa propre démarche de connaissance. L'objet d'une discipline scientifique doit donc demeurer radicalement disjoint du processus de connaissance, ce qui implique notamment que ce processus ne peut se déployer sous la forme d'une participation directe (perceptive ou idéale) aux phénomènes sous analyse. Comme le soulignait

Engels (1925/1975, pp. 242-243), l'étude de la vision des fourmis ne s'effectue pas "en se mettant à la place de ces dernières" (et l'on ne saura d'ailleurs jamais ni comment ni ce qu'elles voient vraiment), mais en analysant des phénomènes attestant indirectement de ces capacités. De même, pour étudier les variations de chaleur, la physique se base sur des instruments (le thermomètre, par exemple) qui révèlent cette dernière au travers d'indices eux-aussi indirects (dans l'exemple du thermomètre, les variations de hauteur de la colonne de mercure). Et la psychologie devrait faire de même, en se plaçant résolument à l'extérieur de son objet et en l'abordant par des **méthodes indirectes**.

La psychologie scientifique doit donc se soumettre à des principes méthodologiques généraux analogues à ceux qui s'imposent aux sciences de la nature, mais en ce domaine, elle est cependant confrontée à une problématique plus complexe que ces dernières. Si en physique, par exemple, il n'est guère malaisé de poser la différence de statut entre un objet d'étude (la chaleur) et le processus de sa connaissance scientifique, les objets de la psychologie comportent par contre nécessairement, comme nous venons de le voir, des dimensions psychiques qui sont elles-mêmes impliquées dans le processus de connaissance scientifique, et qui par ailleurs semblent immédiatement accessibles à tout sujet humain, sous la forme des phénomènes de pensée consciente. Selon la position cartésienne, telle qu'elle est notamment reformulée par Leibniz, il y a lieu de distinguer, dans cette pensée consciente, ce qui relève de la "perception" (définie comme état intérieur de la *Monade* représentant les choses externes) et l'"aperception", qui est la prise de conscience réflexive de cet état représentatif interne. Et sur cette base, la tentation est grande, pour la psychologie, de considérer qu'en analysant le mécanisme d'aperception, on soit en mesure d'accéder directement à la réalité du fonctionnement des perceptions psychiques internes. Selon Vygotsky, c'est à cette tentative

qu'ont succombé les courants de psychologie de la conscience inspirés de Brentano, et plus nettement encore la phénoménologie de Husserl. Si ce dernier estime que l'on ne peut comprendre l'esprit humain qu'au travers d'une analyse radicalement synchronique des mécanismes de conscience, c'est parce qu'il pense qu' "il n'y a, dans la sphère psychique, aucune différence entre l'être et le phénomène" (1911 / 1955, p. 44). Ce qui revient à dire que la "réalité psychique" et les phénomènes sous la forme desquels cette réalité nous apparaît sont une seule et même chose. Une psychologie inspirée de cette position ne peut alors se déployer que sous la forme d'une élaboration conceptuelle des évidences de sens commun relatives au psychisme, élaboration certes raffinée, mais qui demeure néanmoins de l'ordre de la "psychologie ordinaire", ou encore qui ne relève nullement de la démarche scientifique. Pour rendre possible une psychologie scientifique, il convient par contre, selon Vygotsky, d'admettre d'abord avec Feuerbach (cf. 1843 / 1973, pp. 159-164) que la distinction entre l'être (l'essence des choses) et les phénomènes est tout aussi valide pour les objets de la série psychique que pour ceux de la série physique. Il convient en conséquence que cette discipline renonce définitivement à se donner comme objet les aperceptions accessibles à l'introspection, et qu'elle adopte d'autres démarches, instrumentées et indirectes, pour analyser les propriétés de la série psychique. Ce faisant, elle pourra alors appliquer la même démarche méthodologique aux dimensions psychiques et physiques du fonctionnement psychologique, et elle sera en conséquence enfin en mesure, conformément à l'exigence formulée notamment par Bühler et par Politzer (cf. *supra*, pp. 26-29), de proposer des modèles de ce fonctionnement relevant d'un monde spécifique, ou d'un **monde de la connaissance**.

Comme nous l'avons relevé, le monisme ontologique et méthodologique de Vygotsky est adossé à une conception selon laquelle les divers objets du monde "existent réellement",

indépendamment des démarches de connaissance mises en oeuvre par les humains, cette existence préalable constituant d'ailleurs la condition *sine qua non* de l'établissement de toute vérité. Qualifié depuis Kant de **réalisme**, ce principe général avait certes été accepté par la plupart des philosophes et des psychologues, mais ceux-ci l'avaient toutefois articulé à des positions épistémologiques diverses: pour les dualistes, cette réalité est spécifiquement spirituelle et directement accessible à la conscience, alors que pour certains monistes elle est d'ordre matériel et détermine mécaniquement les phénomènes de pensée consciente. L'acception vygotskyenne du réalisme est en quelque sorte plus abstraite et plus épistémologique; elle revient à affirmer qu'existe un monde objectif, dont le statut ontologique ultime restera à jamais mystérieux (cf. *supra*), et qui est, pour cette raison même, indépendant et disjoint des modalités sous lesquelles il apparaît à notre conscience. Vygotsky adhère de la sorte explicitement à la position réaliste radicale soutenue par Lénine dans *Matérialisme et empiriocriticisme* (1909 / 1952)¹⁸, quand bien même ce dernier a décidé d'éviter le terme de réalisme, "parce qu'il a été annexé par des penseurs inconséquents" (cf. *SHC*, Chap. 13, p. 274)¹⁹, et lui a préféré celui de **matérialisme**, introduisant néanmoins ce faisant une autre source de confusion²⁰. Au-delà de cette question terminologique, le

¹⁸ "Le matérialisme, en plein accord avec les sciences de la nature, considère la matière comme la donnée première, et la conscience, la pensée, la sensation comme la donnée seconde, car la sensation n'est liée, dans sa forme la plus nette, qu'à des formes supérieures de la matière (la matière organique), et l'on ne peut que supposer "dans les fondements de l'édifice même de la matière" l'existence d'une propriété analogue à la sensation" (1909/1952, p. 37). "Nos sensations, notre conscience ne sont que l'*image* du monde extérieur, et l'on conçoit que la représentation ne peut exister sans ce qu'elle représente, tandis que la chose représentée peut exister indépendamment de ce qui la représente. La conviction "naïve" de l'humanité, le matérialisme la met *consciemment* à la base de sa théorie de la connaissance" (*ibid.*, pp. 66-67).

¹⁹ Cette formule de Vygotsky semble renvoyer au passage suivant de *Matérialisme et empiriocriticisme*: "... le terme réalisme est employé ici par opposition au terme idéalisme. Suivant en cela l'exemple d'Engels, je n'utilise dans ce sens *que* le mot matérialisme. Je considère cette terminologie comme la seule exacte, d'autant que le mot "réalisme" a été passablement usé par les positivistes, ainsi que par d'autres confusionnistes oscillant entre matérialisme et idéalisme" (1909/1952, p. 55).

²⁰ Dans une conception moniste, le terme de "matière" peut en effet renvoyer, soit à l'essence unique de l'univers, soit aux phénomènes relevant de la série physique, par opposition aux phénomènes psychiques, et cette double acception a généré bien d'inutiles débats.

réalisme de Vygotsky consiste à affirmer que les faits psychiques qui nous sont donnés dans l'autoréflexion renvoient à des réalités qui sont indépendantes de cette autoréflexion, ce qu'il traduit par la formule paradoxale selon laquelle "la conscience ne peut pas ne pas exister en dehors de notre conscience" (SHC, Chap. 13, pp. 275). Et c'est ce réalisme-là qui permet de fonder la psychologie comme science, parce qu'il justifie que l'on puisse élaborer une connaissance scientifique des faits psychiques en laissant de côté l'expérience immédiate que l'on peut en avoir.

Si en psychologie, le principe du réalisme est ainsi la condition spécifique permettant un accord sur **l'objet** à propos (ou à partir) duquel peut être élaborée une connaissance scientifique, cette discipline est cependant tenue aussi, comme toutes les autres sciences, à s'accorder sur les conditions et les critères d'**élaboration de cette connaissance**. Et c'est dans le cadre de cette autre problématique que Vygotsky affirme que la démarche de la psychologie scientifique se doit d'être **dialectique**.

Tel qu'il (ré-)apparaît dans la *Phénoménologie de l'esprit* de Hegel (1807 / 1947), ce concept constitue le sceau d'une lecture de la généalogie de la conscience et des productions humaines qui conteste et le dualisme posé par Kant entre "monde en soi" et "monde pour soi" et le postulat d'immédiateté de la connaissance. Pour Hegel, la conscience initiale ("l'esprit subjectif" le plus primitif) se caractérise par une indifférenciation entre le soi connaissant et le monde, assortie du sentiment d'immédiateté et d'absolu de la connaissance propre. Mais la conscience est aussi d'emblée activité de rencontre avec le monde, et cette activité conduit progressivement et inéluctablement à l'appréhension de propriétés des objets du monde qui nient l'indifférenciation conscience / monde en même temps que le sentiment d'absolu de la connaissance; l'activité de la conscience se déploie en réalité en un mouvement dialectique permanent qui, par approximations successives,

construit les propriétés des objets du monde externe aussi bien que les propriétés de la conscience elle-même. Le processus de connaissance des objets externes ne peut tendre à une appréhension exhaustive de leurs propriétés (une telle exhaustivité équivalant, conformément à la thèse spinozienne, à un infini en soi inaccessible), mais il tend néanmoins à une autre forme d'absolu, en ce qu'il élabore progressivement des concepts qui saisissent ces objets en tant qu'ils englobent en eux-mêmes leur état antérieur, leur état apparemment fini actuel, et la négation de ce état, potentiellement génératrice de futures transformations. Et le processus d'auto-connaissance de la conscience se développe en un mouvement similaire; le sentiment d'une conscience propre et omnipotente se trouve nié par la rencontre avec les consciences autres (ou avec les consciences des autres), et de cette opposition émerge, par synthèses successives, la connaissance du fait que la conscience propre (ou "esprit subjectif") n'est qu'un aspect limité d'une conscience collective ou sociale en perpétuel travail ("l'esprit objectif"). Pour Hegel, la démarche de connaissance scientifique (ou philosophique) s'inscrit nécessairement dans ce mouvement global d'objectivation; elle ne peut s'adresser ni au "monde en soi" ni au "monde pour soi", mais vise plutôt la relation dialectique qui est constitutive du monde de la connaissance; et elle doit en conséquence se déployer en une méthode elle-même dialectique, c'est-à-dire en une méthode d'exposition du mouvement des concepts, qui représente ou refigure le développement progressif de la connaissance du monde et du soi.

S'ils ont, comme on le sait, repris cette conception générale de la méthode dialectique, Marx et Engels l'ont cependant articulée à des prémisses philosophiques différentes. Alors que chez Hegel la conscience est posée comme première, ou comme source ultime de la connaissance et de la créativité humaines, ces deux auteurs adoptent, dans les *Thèses sur Feuerbach* (1845 / 1951) et dans l'*Idéologie allemande* (1846 / 1968) notamment, une position radicalement inverse,

clairement inspirée de Spinoza²¹: toute manifestation phénoménale constitue un produit de la matière universelle en perpétuelle activité (cf. *supra*, p. 43), et les capacités des êtres humains (y compris les capacités de pensée consciente) ne peuvent dès lors être considérées que comme des produits contingents déterminés par cette activité générale (par l'action des autres corps et des autres êtres). Pour Marx et Engels, la conscience ne constitue donc pas une propriété première, qui serait à l'origine du développement des productions humaines; elle n'est qu'une propriété seconde, ayant émergé de l'activité générale, et plus spécifiquement de cet aspect de l'activité humaine que constituent les processus sociaux de production ou de transformation de la nature.

“La production des idées, des représentations et de la conscience est d'abord directement et intimement mêlée à l'activité matérielle et au commerce matériel des hommes, elle est le langage de la vie réelle. Les représentations, la pensée, le commerce intellectuel des hommes apparaissent ici encore comme l'émanation directe de leur comportement matériel [...] La conscience ne peut jamais être autre chose que l'Etre conscient et l'Etre des hommes est leur processus de vie réel [...] Ce n'est pas la conscience qui détermine la vie, mais la vie qui détermine la conscience.”

(Marx, 1846/1968, pp. 50-51)

Selon les deux auteurs, la conscience serait plus précisément encore le résultat de la réabsorption, en l'organisme humain, des propriétés instrumentalisées et sémiotisées de l'activité productive humaine (ou du travail); elle constituerait de la sorte, comme le développeront plus tard Lénine (1909/1952), Léontiev (1976) ou Ilienkov (1977), une fonction complexe de la matière, susceptible de refléter activement la réalité dont elle est issue (sur ce thème, cf. Friedrich, 1993).

C'est dès lors à ce mouvement de l'activité sociale humaine que s'applique la méthode dialectique proprement marxiste.

²¹ Cf. les cahiers rédigés par Marx lors de sa lecture de Spinoza, qui ont été reproduits et commentés par M. Rubel (1997).

Dès lors que l'homme agit sur le monde, il se redouble dans son travail et dans ses productions, et ces dernières constituent comme un miroir à la fois constitutif de la conscience et accessible à cette dernière. Mais le reflet conscient de l'activité humaine peut se trouver "aliéné" pour l'une ou l'autre raison contingente (comme le notait déjà Spinoza dans l'*Ethique*, en raison de la limitation de leur entendement, les hommes peuvent avoir des idées "fausses" de ce qui est et de ce qu'ils font eux-mêmes), et l'explication scientifique du développement humain doit dès lors pouvoir s'appuyer sur une méthode permettant de retrouver l'orientation d'une activité ou d'un mouvement, au-delà notamment de ce qu'en conçoivent les agents qui y sont engagés:

“Il ne s'agit pas de savoir quel but tel ou tel prolétaire, ou même le prolétariat tout entier, se *représente* momentanément. Il s'agit de savoir *ce que* le prolétariat *est* et ce qu'il sera obligé historiquement de faire, conformément à cet *être*. Son but et son action historiques lui sont tracés, de manière tangible et irrévocable, dans sa propre situation, comme dans toute l'organisation de la société bourgeoise actuelle.”

(Marx & Engels, 1845/1969, p. 48)

Selon Marx, seule la méthode dialectique permet d'accéder à cet "être" des mécanismes sociaux. Cette méthode ne relève pas d'une logique systématique et déductive, qui s'appliquerait à une domaine de la réalité pour l'expliquer ou le formaliser. Elle ne relève pas non plus de la démarche proprement historique, dans la mesure où elle doit faire abstraction des circonstances et des contingences historiques, sociologiques ou personnelles, pour saisir l'essence des processus en cours. Elle ne se substitue pas enfin aux méthodes d'investigation scientifique, mais se situe à un autre niveau, d'analyse et d'exposition *post hoc* des concepts élaborés dans le cadre de théories politiques, philosophiques ou scientifiques. Pour Marx, la méthode dialectique constitue en réalité un travail de critique des concepts ayant trait à la réalité sociale, travail

qui, dans la mesure où toute matérialisation est indissolublement production et réflexion (cf. *supra*), permet de retrouver le mouvement effectif de cette réalité même, et de prévoir ce faisant son évolution ultérieure.

Comme le reconnaît cependant l'auteur dans la *Postface* de la 2^e édition du *Capital*²², cette conception de l'analyse dialectique pourrait faire croire au caractère a priori du mouvement des concepts, et ce danger requiert, à tout le moins, une clarification des rapports existant entre les concepts et la réalité qu'ils reflètent. C'est ce qu'Engels s'efforcera d'accomplir dans la *Dialectique de la Nature*, en soulignant que tout concept contient en lui un résidu des faits qu'il représente, comme tout fait contient réciproquement déjà une abstraction primaire, ne fût-ce qu'au travers du nom qu'on lui attribue. Dès lors, pour lui, si l'analyse du mouvement des concepts permet de comprendre les processus à l'œuvre dans la réalité qu'ils reflètent, c'est parce que l'analyse dialectique ne constitue elle-même qu'un reflet des processus dialectiques effectivement à l'œuvre dans la Nature:

“La dialectique dite *objective* règne dans toute la nature, et la dialectique dite subjective, la pensée dialectique, ne fait que refléter le règne, dans la nature entière, du mouvement par opposition des contraires qui, par leur conflit constant et leur conversion finale l'un en l'autre ou en des formes supérieures, conditionnent précisément la vie de la nature.”

(Engels, 1925 / 1975, p. 213)

C'est cette version ultime de la dialectique marxiste qui orientera la démarche adoptée par Vygotsky dans *SHC*; celui-ci y procédera d'abord à une **analyse dialectique** du mouvement des concepts élaborés par la psychologie, en précisant, comme Marx et avec les mêmes arguments, qu'il ne s'agit là

²² “Certes, le procédé d'exposition doit se distinguer formellement du procédé d'investigation. A l'investigation de faire la matière sienne dans tous ses détails, d'en analyser les diverses formes de développement, et de découvrir leur lien intime. Une fois cette tâche accomplie, mais seulement alors, le mouvement réel peut être exposé dans son ensemble. Si l'on y réussit, de sorte que la vie de la matière se réfléchisse dans sa reproduction idéale, ce mirage peut faire croire à une construction *a priori*” (Marx, 1867/1969, p. 583).

ni d'une démarche proprement historique, ni d'une démarche d'applicationnisme logique, et en soutenant avec Engels que ce type d'analyse devrait lui permettre de se prononcer sur la véritable nature des faits psychologiques.

Sur cette base, il recommandera alors que la psychologie se construise un appareil conceptuel général reflétant la spécificité de son objet (ce qu'il qualifiera de *psychologie générale* ou de *méthodologie générale*), à l'instar de ce que Marx avait fait pour l'économie dans le *Capital*. S'agissant enfin des procédés d'investigation de la psychologie expérimentale, outre qu'il prônera de se centrer sur des objets non réduits à leurs seules dimensions soit physiques soit psychiques (*analyse en unités* préservant ces dimensions, plutôt qu'*analyse en éléments*), il préconisera d'adopter une démarche **génétique**, en tant que "méthode indirecte" permettant d'expliquer les étapes et les transformations du mouvement naturel de ces unités psychologiques.

3. Survol synoptique de *SHC*

Comme nous l'avons relevé dans le *Prologue*, *SHC* constitue un ouvrage de premier jet, vraisemblablement inachevé. Sa lecture n'est en conséquence guère aisée (cf. *infra*, *Avertissement des éditeurs*); l'auteur ne fournit aucun plan d'ensemble de son texte, dont la progression argumentative peut paraître parfois chaotique, et en outre deux chapitres semblent avoir disparu. Par ailleurs, dans certains passages, le style adopté relève plus de la langue orale que de l'écrit, ce qui pose notamment quelques problèmes de "prise en charge énonciative": il est parfois malaisé de distinguer la position propre de Vygotsky de celle des auteurs auquel il fait référence, parfois très allusivement. Enfin, à lire les notes rédigées par les éditeurs russes de 1982, on peut penser que certains passages du texte original ont fait l'objet d'aménagements proches de la censure, et que les vraisemblables références à Trotsky (que Vygotsky admirait) ont notamment été supprimées.

Pour faciliter la tâche du lecteur, nous nous sommes permis d'introduire des titres aux quatorze chapitres subsistants, et nous proposons dans ce qui suit un bref survol synoptique du texte, organisé en cinq mouvements.

3.1. Constats de départ (Chap. 1)

Le diagnostic de crise n'émane pas des théoriciens de la psychologie académique, mais de praticiens confrontés à des problèmes techniques concrets; et ce sont ces derniers qui poussent la discipline à se donner une orientation claire ("la pierre qu'avaient rejetée les ouvriers est devenue pierre angulaire"), ou encore qui exigent que s'élabore une psychologie générale.

Trois sous-disciplines se profilent comme candidates à ce statut: la psychologie de l'homme adulte normal, la psychopathologie et la psychologie animale; mais aucune d'entre elles ne constitue cependant à proprement parler une psychologie générale.

Pour élaborer cette dernière, il convient notamment de choisir entre deux orientations méthodologiques: l'une considérant que les processus psychologiques complexes ne peuvent s'expliquer que par une analyse des processus plus élémentaires (la "voie de la nature", choisie par Pavlov); l'autre considérant au contraire que c'est à partir d'une analyse de la complexité actuelle des phénomènes psychologiques que l'on pourra comprendre les processus élémentaires dont ils sont issus (la "voie inverse", choisie par Marx).

3.2. Une analyse des courants psychologiques et de leurs concepts (Chap. 2 à 4)

Pour choisir la voie adéquate, il convient d'abord d'entreprendre une analyse dialectique (cf. *supra*, pp. 49-54) de l'évolution des sciences, et notamment du mouvement des concepts élaborés par les écoles de psychologie.

Dans toute science, on peut distinguer une discipline générale et des disciplines spécialisées, la première ne se distinguant

des autres que par le caractère abstrait et généralisé (ou commun) de son objet et de ses concepts.

Mais la psychologie contemporaine n'a pu encore se doter d'objets et de concepts communs: certains courants se centrent sur le psychisme et ses propriétés conscientes, d'autres sur le comportement, d'autres encore sur l'inconscient. Dès lors qu'ils opèrent avec des concepts aussi différents, ces courants traitent en réalité de faits distincts, et ils adoptent en conséquence également des principes explicatifs différents; de telle sorte qu'ils tendent à se développer en sciences disjointes, sans qu'une discipline générale ne puisse émerger.

Dans chacun de ces courants, le mouvement des concepts et des principes explicatifs se déploie selon les mêmes étapes: un fait nouveau est découvert dans un domaine restreint et assorti d'une "idée" (ou d'un principe explicatif); ce principe explicatif s'étend progressivement à des domaines voisins, puis tend à s'appliquer à l'ensemble du domaine de la psychologie, dans le cadre de la lutte des différents courants pour la suprématie; au cours de ce processus, le principe perd progressivement tout rapport avec les faits (et les concepts primaires) auxquels il s'appliquait initialement; il devient de la sorte une "vision du monde" susceptible de s'appliquer à n'importe quel domaine de la réalité (au-delà même de la psychologie), et il manifeste ce faisant ce qu'il était dès le départ, à savoir le produit d'une idéologie, soit idéaliste, soit matérialiste mécanique.

L'évolution récente de la psychanalyse, de la réflexologie, de la Gestalt et du personnalisme, et leur combat pour s'assurer le contrôle de l'ensemble de la discipline, illustrent clairement ce processus de diffusion, de surgénéralisation, puis de dilution des concepts et des principes explicatifs.

S'il est éminemment critiquable, ce processus témoigne néanmoins d'une tendance effective à se doter d'une discipline faîtière, organisatrice et programmatique; il témoigne en d'autres termes de la **nécessité** de créer une psychologie générale.

3.3. Le statut d'une psychologie générale ou d'une méthodologie générale de la psychologie (Chap. 5 à 9)

Une science générale pourrait être qualifiée de "philosophie" des sciences particulières, mais qu'est-ce que cela signifie précisément?

Selon Binswanger, la psychologie générale doit s'élaborer en tant que **critique** (au sens kantien du terme) de la discipline et de ses concepts de base; elle aurait pour objet d'appliquer les normes formelles (et externes) de la logique à l'analyse des objets, des problématiques et des procédures de chaque sous-discipline particulière.

Pour Vygotsky, cette conception est erronée. D'un point de vue historique en effet, dans les sciences naturelles (en physique et en biologie notamment), les disciplines générales se sont constituées d'une manière "interne", par abstraction-généralisation progressive des problématiques et des concepts des disciplines particulières. Et par ailleurs, comme l'a démontré Engels dans la *Dialectique de la nature*, d'une part tout concept scientifique, quel que soit son degré d'abstraction, contient toujours un résidu des faits concrets qu'il représente; d'autre part et réciproquement, tout fait scientifique n'est tel que parce qu'il est appréhendé dans un certain système de savoir, et il contient donc déjà en lui une abstraction primaire ou une part de concept. Entre les disciplines particulières et la discipline générale, n'existe dès lors qu'une différence de degré d'abstraction, dans le rapport fait-concept et dans la manière dont les faits sont représentés dans les concepts. Ces deux ordres de disciplines sont semblables dans leur structure et dans leur orientation et le processus historique conduisant du particulier au général est un processus continu, comportant divers degrés intermédiaires.

Une discipline générale reçoit son matériau de l'ensemble des disciplines particulières et le pousse à un degré de généralisation qui serait impossible à l'intérieur de ces disciplines plus empiriques. En ce sens, la psychologie générale doit s'élaborer comme une méthodologie générale des différents

courants existants, qui analyse et re-figure le mouvement de leurs concepts. Et dès lors que, conformément à la thèse d'Engels, le mouvement des concepts est nécessairement un reflet du mouvement des réalités qu'ils conceptualise, la psychologie générale doit se constituer comme une **dialectique** de la discipline, qui sera en même temps une dialectique de l'homme, en tant qu'objet de cette discipline.

L'élaboration d'une psychologie générale implique donc une généralisation et une unification à partir des différents courants actuels de la discipline; mais comment cette démarche doit-elle être entreprise?

Une première solution consiste en l'**annexion** brutale de l'ensemble du domaine de la psychologie par une sous-discipline particulière, celle-ci projetant ses faits, concepts et principes explicatifs sur la totalité du champ. La réflexologie procède de la sorte, ce qui aboutit à la réunion, arbitraire et incohérente, d'un conglomerat de faits et de concepts sous l'idée explicative de "réflexe".

Une deuxième solution consiste en l'établissement d'une **alliance** entre courants étrangers, et un exemple en est fourni par les tentatives de fusion de la psychanalyse et du marxisme (Luria, Fridman). Ces tentatives, qui procèdent par superposition logique de concepts très généraux (en l'occurrence, qui "retrouvent" dans la psychanalyse les principes du monisme, du matérialisme et de la dialectique), conduisent en réalité à une complète déformation des principes essentiels de l'une et l'autre des théories "alliées".

Pour aboutir à une généralisation de la psychologie, il convient au contraire d'entreprendre une **analyse** approfondie des sources, des concepts, des méthodologies et des modes d'argumentation de chaque courant, de manière à mettre en évidence leurs différences de principes et d'orientations. Et l'examen d'une problématique thématique par une théorie "étrangère" implique que celle-ci soit reformulée

dans un cadre conceptuel propre et fasse l'objet d'une démarche de **validation** mettant en oeuvre les méthodes compatibles avec ce cadre. Pavlov a procédé de la sorte pour ce qui concerne de l'inconscient, et cette démarche est justifiée car l'étude des phénomènes non conscients doit nécessairement s'effectuer dans le cadre d'une psychologie objective.

La psychologie doit-elle emprunter sa méthodologie aux sciences naturelles constituées?

Peut-être, mais à condition de comprendre qu'aucune de ces sciences ne peut accéder immédiatement à ses objets et n'étudie ce qui est directement perceptible. Contrairement à ce que pensent les réflexologues aussi bien que les psychologues introspectionnistes, toutes les sciences visent à dépasser ce qui est immédiatement perceptible (sinon il ne s'agirait pas de sciences, mais de démarches d'enregistrement), et elles adoptent des méthodes indirectes, qui requièrent une interprétation des données recueillies.

La psychologie est nécessairement dans la même situation; elle ne peut aborder les faits psychiques que de manière **indirecte**, et elle doit se doter en conséquence d'une "philosophie" ou d'une méthodologie des instruments ou de l'appareillage qu'elle utilise. Pour cette discipline, la capacité de dépasser les limites de l'expérience immédiate est une question de vie ou de mort; dans la mesure notamment où la série psychique ne nous est donnée que sous forme de fragments, tout psychologue, quel que soit le courant dans lequel il s'inscrit, est contraint de combler ces lacunes de la perception et d'interpréter.

L'interprétation consiste à dépasser les purs observables pour retrouver la signification d'une observation scientifique; elle est reconstructive et ne peut se réduire ni aux simples analogies ni aux démarches de récapitulation phylogénétique.

L'utilisation du **langage** constitue un autre aspect de la méthodologie d'une discipline scientifique.

Tous les psychologues sont aujourd'hui conscients des insuffisances (hétérogénéité, imprécision, etc.) de la terminologie qu'ils utilisent. Ce problème est effectivement capital dans la mesure où un mot, en désignant un fait, explicite en même temps la "philosophie" de ce fait.

Les tenants de la psychologie empirique utilisent des termes variés, imprécis et hétérogènes et cet éclectisme terminologique témoigne de l'incohérence de leur positionnement épistémologique. Les behavioristes tentent par contre de se débarrasser des mots de l'ancienne psychologie, parce qu'ils sont du niveau de l'alchimie. Pour Vygotsky cette position est correcte, mais elle n'implique pas pour autant, comme le préconise Watson, que la discipline n'utilise que des mots de sens commun; pour se développer, celle-ci a besoin de nouveaux concepts, proprement scientifiques.

Pavlov a donné l'exemple d'une bonne démarche terminologique. Il utilise d'abord un langage descriptif, approximatif certes mais qui cerne l'objet sous analyse dans sa complexité ("l'animal s'enfuit", plutôt que "ses muscles se mettent en mouvement"); ensuite, sur la base des résultats de procédures d'expérimentation, il remplace progressivement ce vocabulaire descriptif initial par des concepts scientifiques (conditionnement, inhibition, etc.). De la sorte, l'évolution des termes reflète le mouvement même du développement de la recherche.

3.4. Retour sur la crise et sur sa signification (Chap. 10 à 12)

Pour comprendre la signification de la crise, il faut d'abord admettre son existence (ce que ne font pas tous les psychologues), et ensuite en proposer une évaluation correcte.

Il ne suffit pas d'opposer son propre cadre théorique (considéré comme seul valide) à ceux des autres courants; il convient d'élaborer une **théorie de la crise**, telle qu'elle se présente spécifiquement au stade actuel du développement de la psychologie.

Lange, Binswanger ou Ebbinghaus ont ébauché une telle théorie, en observant que les divers courants de la discipline se

constituent en sciences différentes qui visent à assujettir et / ou à exclure les autres courants, et en soulignant que ce processus même atteste du besoin objectif d'une psychologie générale. Mais ils n'ont pas perçu le sens ou l'orientation de ce mouvement, sens qui n'est identifiable qu'à partir d'une analyse du contenu effectif des différents courants ainsi que de l'ampleur des contradictions existant entre eux.

Nombre de courants de la discipline se qualifient de "psychologie empirique", mais qu'est-ce que cela signifie?

D'une part, l'auto-attribution du qualificatif "empirique" témoigne du refus de divers courants d'adopter un positionnement épistémologique précis, d'explicitier leurs principes théoriques et méthodologiques; mais il n'existe de fait aucune psychologie qui soit empirique en ce sens; tous les courants sont sous-tendus par des options épistémologiques déterminées, qui se manifestent dans la nécessaire interprétation des données. D'autre part, ce même qualificatif est utilisé par certains courants pour signifier que la psychologie doit s'inscrire dans le cadre des sciences naturelles; mais comment élaborer une science naturelle qui porterait sur des objets que ces mêmes courants considèrent par ailleurs comme "spirituels", c'est-à-dire comme non naturels?

Au-delà de ce prétendu empirisme, la crise tient en réalité à l'existence de **deux sortes de psychologies** (et de deux seulement): d'un côté une psychologie matérialiste ou naturelle-scientifique, d'un autre côté une psychologie spiritualiste; tout le reste n'est que lutte de tendances à l'intérieur de ces deux camps. La psychologie générale à venir ne sera pas une troisième psychologie, mais l'une des deux précédentes, en l'occurrence, bien sûr, la psychologie matérialiste.

Ces deux orientations coexistaient au moins depuis la création de la psychologie institutionnelle; pourquoi dès lors la crise n'éclate-t-elle que maintenant?

La cause proximale de la situation de crise est l'émergence de la **psychologie appliquée**. Cette dernière a en effet à accomplir des tâches pratiques, et c'est le succès ou l'échec de ces pratiques qui constitue le critère ultime de vérité d'une proposition théorique. En outre, une méthodologie générale de la discipline ne peut s'élaborer qu'à partir des méthodologies effectivement mises en place dans les démarches pratiques. Enfin et surtout, ces démarches pratiques requièrent des formes de théorisation et des méthodologie qui soient différentes de celles de la vieille psychologie subjective, et qui permettent (au travers notamment de démarches expérimentales) d'expliquer causalement l'ensemble des processus psychologiques humains.

3.5. Pour une psychologie matérialiste (Chap. 13 et 14)

Certains courants prétendent se situer à l'écart de la lutte entre les deux sortes de psychologie, et constituer de la sorte une troisième voie; c'est le cas notamment de la théorie de la Gestalt, du personnalisme et de ce que l'on qualifie de "psychologie marxiste".

La théorie de la Gestalt applique le concept général de "structure" aux faits psychiques, aux faits physiques et en définitive à la totalité de la nature, mais dans la mesure où elle considère que le psychisme constitue une partie du comportement, elle se situe en réalité dans le camp de la psychologie matérialiste. Le personnalisme de Stern pose l'existence d'une personnalité et d'actes "psychophysiquement neutres", mais dans la mesure où il étend la dimension téléologique du fonctionnement psychique humain à la totalité du monde, il se situe clairement dans le camp de la psychologie spiritualiste.

Les tenants de la "psychologie marxiste" sont pour la plupart des opportunistes qui prétendent régler les questions de fond de la psychologie à coup de citations d'auteurs marxistes. Bien que s'inscrivant dans ce contexte, la **réactologie** constitue par contre une démarche proprement psychologique plus sérieuse. Dans la mesure cependant où le concept

de "réaction" associe les dimensions psychiques et physiques sans les intégrer ou les dépasser, ce courant continue de fait d'adhérer au dualisme. Et il aborde en conséquence d'un côté les phénomènes physiques avec des méthodes expérimentales-causales, d'un autre côté les phénomènes psychiques avec des méthodes a-causales ou phénoménologiques.

La démarche d'une psychologie véritablement marxiste doit viser à l'explication causale; pour ce faire, s'agissant des phénomènes psychiques, elle doit prolonger les expérimentations proprement dites par une méthode **analytique**, c'est-à-dire par une méthode permettant de dépasser les faits immédiatement observables pour saisir ce qu'il y a en eux de général; c'est ainsi qu'a procédé Pavlov pour élaborer la théorie du conditionnement, et c'est ainsi qu'a procédé Vygotsky lui-même dans l'étude des réactions suscitées par les oeuvres d'art.

Plutôt que d'admettre, avec la phénoménologie, qu'il n'y a dans la sphère psychique "aucune différence entre l'être et le phénomène", cette démarche doit clairement distinguer problématique ontologique et problématique gnoséologique, et admettre, avec Feuerbach, que l'être psychique est distinct des phénomènes qui le manifestent: l'être psychique est une réalité ou une matérialité en soi, même s'il nous apparaît comme une forme spirituelle ou immatérielle. La psychologie ne doit donc pas se donner pour objet les apparences sensibles, mais analyser les processus matériels qui les sous-tendent, dans le cadre d'une démarche explicative qui, finalement, rendra compte du statut de ces apparences mêmes.

Pour entreprendre ce travail, la psychologie ne peut appliquer directement (ou "du dehors") les principes généraux de la dialectique marxiste. Elle doit découvrir en elle ses principes dialectiques, en analysant l'essence des phénomènes qui la concernent, leurs caractéristiques quantitatives et qualitatives, les lois de leur changement, les modalités de leurs

relations causales, etc. Comme Marx l'avait fait pour l'économie dans le *Capital*, elle doit en d'autres termes élaborer une théorie intermédiaire, qui pourrait s'appeler indifféremment "dialectique de la psychologie", "psychologie générale" ou "méthodologie générale".

Quel nom devrait porter la discipline qui s'élaborerait ainsi sous l'égide de cette dialectique intermédiaire et spécifique?

Certains courants souhaitent rompre avec l'appellation ancienne de "psychologie", signifiant littéralement "science de l'âme" et donc connotée de spiritualisme, et ils proposent leur propre nom (behaviorisme, réflexologie, réactologie) pour désigner la totalité de la discipline. Il paraît pourtant stratégiquement plus opportun de conserver le nom de "psychologie", d'une part parce qu'une science de l'âme n'a en réalité jamais existé (en tant que science), et d'autre part parce que la nouvelle discipline ne doit céder à ses adversaires aucune des problématiques abordées par les courants antérieurs, mais au contraire les reformuler toutes dans son propre cadre.

Certains proposent que cette psychologie nouvelle soit qualifiée d'"objective", mais cet adjectif est source de confusion, notamment en ce qu'il semble exclure le subjectif de l'objet de la discipline. Il en va de même pour la qualification de "comportementale", qui semble exclure la problématique du psychisme. L'appellation de "psychologie marxiste" est également à éviter, non seulement parce que cette expression désigne actuellement des démarches opportunistes critiquables, mais surtout parce qu'elle est en l'état prétentieuse et à terme redondante; si la psychologie réussit à se développer en une discipline matérialiste et dialectique, elle sera bien évidemment marxiste. L'appellation de "psychologie scientifique" est sans doute la plus pertinente, mais elle est redondante dans la mesure où c'est bien de la création d'une science qu'il s'agit. Tenons-nous en donc au simple terme de "psychologie".

Références

1. Oeuvres de Vygotsky traduites en français

- *Pensée et langage* (traduit par F. Sève; présenté par L. Sève), Paris, Editions sociales, 1985. Réédité en 1997 aux éditions La Dispute avec un *Avant-propos* d'Y. Clot [édition originale en russe: 1934].
- *Théorie des émotions* (traduit par N. Zavialoff et Ch. Saunier; introduit par N. Zavialoff), Paris, L'Harmattan, 1998 [rédigé en 1931; édition originale en russe: 1984].
- *La conscience comme problème de la psychologie du comportement* (traduit par F. Sève), Société française, 1994, 50, 35-50 [édition originale en russe, 1925].
- *Psychisme, conscience, inconscient* (traduit par F. Sève), Société française, 1995a, 51, 37-52 [édition originale en russe, 1930].
- *Apprentissage et développement à l'âge préscolaire* (traduit par F. Sève), Société française, 1995b, 52, 35-45 [édition originale en russe, 1935].

Le recueil *Vygotsky aujourd'hui*, édité par B. Schneuwly et J.-P. Bronckart (Paris, Delachaux & Niestlé, 1985; 2e édition: 1997) comporte notamment les textes suivants (traduits par C. Haus):

- *Les bases épistémologiques de la psychologie* (titre donné par les éditeurs à des extraits de l'ouvrage *Histoire du développement des fonctions psychiques supérieures*, pp. 25-38 [édition originale en russe, 1931].
- *La méthode instrumentale en psychologie*, pp. 39-47 [édition originale en russe, 1930].
- *Le problème de l'enseignement et du développement mental à l'âge scolaire* (extraits de l'ouvrage *Le développement mental de l'enfant dans le processus d'enseignement*), pp. 95-117 [édition originale en russe, 1935].

Le recueil *Défectologie et déficience mentale*, édité par K. Barisnikov et G. Petitpierre (Paris, Delachaux & Niestlé, 1994) rassemble les textes suivants (traduits par K. Barisnikov):

- *Les fondements de la défectologie*, pp. 31-83 [édition originale en russe, 1928].
- *Défaut et compensation*, pp. 85-115 [rédigé en 1927; édition originale en russe, 1983].
- *Le problème de compensation dans le développement de l'enfant mentalement arriéré*, pp. 117-154 [rédigé en 1931; édition originale en russe, 1983].
- *La collectivité comme facteur de développement de l'enfant handicapé*, pp. 155-194 [édition originale en russe, 1931].
- *Problématique de l'arriération mentale*, pp. 195-236 [édition originale en russe, 1935].
- *La conception dynamique du caractère de l'enfant*, pp. 237-258 [édition originale en russe, 1928].

2. Autres oeuvres de Vygostky citées

- *Sobranie sochinenii (Vol. I - VI)*, Moscou, Izdatel'stvo Pedagogika, 1982-1984.
Traductions:
 - *Ausgewählte Schriften (Bd I & II)*, Köln, Pahl-Rugenstein Verlag, 1985 & 1987.
 - anglais, 87, 93, 97
 - *Obras escogidas (Vol. I)*, Madrid, Aprendizage-Visor, 1991.
 - italien xx
 - portugais, 96
- *La tragedia de Amleto*, Roma, Riunti, 1972 [rédigé en 1916].
- *The psychology of art*, Cambridge, MIT Press, 1978 [rédigé en 1925].
- *Educational psychology*, Oxford, Blackwell, 1994 [rédigé en 1926].
- *Etjudy po istorii povedenija. Obez'jana, Primitiv, Rebenok*, Moscou-Leningrad, Gosudarstvennoe Izdatel'stvo, 1930 (avec A.R. Luria).
- *Immaginazione e creatività nell'eta infantile*, Roma, Giunti, 1980 [rédigé en 1930].
- *Storia dello sviluppo delle funzioni psichiche superiori. E alti scritti*, Firenze, Giunti Barbera, 1974 [rédigé en 1931].

3. Autres références

- Asratian, E. (1953). *I. Pavlov; sa vie et son oeuvre*, Moscou, Editions en langues étrangères.
- Binswanger, L. (1922). *Einführung in die Probleme der allgemeinen Psychologie*, Berlin, Springer.
- Blonsky, P. P. (1921). *Ocherk nauchnoj psikhologii*, Moscou, Gosudarstvennoe Izdatel'stvo.
- Brentano, F. (1874). *Psychologie vom empirischen Standpunkte*, xxxxx tra en français en 1944???
- Bronckart, J.-P. (1985). Vygotsky, une oeuvre en devenir. In: B. Schneuwly & J.-P. Bronckart (Eds), *Vygotsky aujourd'hui*, Paris, Delachaux & Niestlé, pp. 7-21.
- Bronckart, J.-P. (1997). *Activité langagière, textes et discours. Pour un interactionisme socio-discursif*, Paris, Delachaux & Niestlé.
- Bühler, K. (1927). *Die Krise der Psychologie*, Jena, Fischer.
- Clot, Y. (1997). Avant-propos. In: L.S. Vygostky, *Pensée et langage*, Paris, La Dispute, pp. 7-18.
- Dilthey, W. (1947). *Le monde de l'esprit*, Paris, Aubier [Edition originale en langue allemande: 1925].
- Driesch, H. (1926). *Grundprobleme der Psychologie. Ihre Krisis in der Gegenwart*, Leipzig, E. Reinicke.
- Engels, F. (1975). *Dialectique de la nature*, Paris, Editions sociales [Edition originale en langue allemande: 1925].
- Fechner, G.T. (1860). *Elemente der Psychophysik*, Leipzig, Breitkopf und Härtel.

- Feuerbach, L. (1973). La philosophie de l'avenir. In: *Manifestes philosophiques*, Paris, P.U.F. - Epithémée, pp. 127-200 [Edition originale en langue allemande: 1843].
- Fodor, J. A. (1986). *La modularité de l'esprit*, Paris, Minuit.
- Fraisse, P. (1963). L'évolution de la psychologie expérimentale. In: P. Fraisse & J. Piaget (Eds), *Traité de psychologie expérimentale. Vol. I: Histoire et méthodes*, Paris, P.U.F. [Edition augmentée de 1989, pp. 5-84].
- Friedrich, J. (1993). *Der Gehalt der Sprachform. Paradigmen von Bachtin bis Vigotskij*, Berlin, Akademie - Verlag.
- Haardt A. (1993). *Husserl in Russland. Phänomenologie der Sprache und Kunst bei Gustav Spet und Aleksej Losev*, München, Fink.
- Habermas, J. (1987). *Théorie de l'agir communicationnel, t. I et II*, Paris, Fayard.
- Hebb, D. O. (1960). The American Revolution, *American Psychologist*, 15, 735-745.
- Hegel, F. (1947). *Phénoménologie de l'esprit*, Paris, Aubier [Edition originale en langue allemande: 1807].
- Helmholtz, H. (von) (1856-1866). *Handbuch der physiologischen Optik*, Hamburg, Voss.
- Hildebrandt, H. (1990). Die wissenschaftsxxxxxlichen Ursprünge der Krise der Psychologie in der Weimarer Republik. In: A. Schorr & E. Wehner (Eds), *Psychologiegeschichte heute*, Göttingen, Verlag für Psychologie, pp. 128-148.
- Husserl, E. (1931). *Méditations cartésiennes*, Paris, Vrin.
- Husserl, E. (1955). *La philosophie comme science rigoureuse*, Paris, P.U.F. [Edition originale en langue allemande: 1911].
- Ilienkov, E.V. (1977). *Dialectical logic. Essays on its history and theory*, Moscou, Progress Publishers.
- Juhász, A. (1929). Die "Krise" der Psychotechnik, *Zeitschrift für angewandte Psychologie*, 33, 456-464.
- Köhler, W. (1931). *L'intelligence des singes supérieurs*, Paris, Félix Alcan [Edition originale en langue allemande: 1917].
- Koffka, K. (1926). Zur Krisis in der Psychologie. Bemerkungen zu dem Buch gleichen Namens von Hans Driesch, *Die Naturwissenschaften*, 25, 581-586.
- Kozulin, A. (1990). *Vygotsky's Psychology. A Biography of ideas*, Brighton, Harvester.
- Lagache, D. (1949). *L'unité de la psychologie*, Paris, P.U.F.
- Lénine, V. I. (1952). *Matérialisme et empiriocriticisme*, Moscou, Editions en langues étrangères [Edition originale en langue russe: 1909].
- Léontiev, A.N. (1976). *Le développement du psychisme*, Paris, Editions sociales.
- Léontiev, A.N. (1979). The Problem of Activity in Psychology. In: J.V. Wertsch (Ed.), *The Concept of Activity in Soviet Psychology*, New-York, Sharpe, pp. 37-71.
- Léontiev, A.N. (1997). On Vygotsky's Creative Development. In: R.W. Rieber & J. Wollock (Eds), *The Collected Works of L.S. Vygotsky, Vol. 3*, New-York, Plenum Press, pp. 9-32.

- Lewin, K. (1975). Le conflit dans les modes de pensée aristotélicien et galiléen dans la psychologie contemporaine. In: *Psychologie dynamique. Les relations humaines*, Paris, P.U.F., pp. 23-64 [Edition originale en langue anglaise: 1931].
- Lindworsky, J. (1922). *Umrisskizze zu einer theoretischen Psychologie*, Leipzig, Barth.
- Lindworsky, J. (1924). Revision einer Relationstheorie, *Archiv für die gesammte Psychologie*, 48, p. 248-289.
- Marx, K. (1951). Thèses sur Feuerbach. In: K. Marx & F. Engels, *Etudes philosophiques*, Paris, Editions sociales, pp, 61-64 [manuscrit rédigé en 1845].
- Marx, K. (1969) *Le Capital, Livre 1*, Paris, Garnier-Flammarion [Edition originale en langue allemande: 1867].
- Marx, K. & Engels, F. (1968). *L'idéologie allemande*, Paris, Editions sociales [manuscrit rédigé en 1846].
- Marx, K & Engels, F. (1969). *La sainte famille*, Paris, Editions sociales [manuscrit rédigé en 1845].
- Misrahi, R. (1992). *Le corps et l'esprit dans la philosophie de Spinoza*, Paris, Delagrangé / Synthélabo - "Les empêcheurs de penser en rond".
- Murchinson, C. (1926). *Psychologies of 1925*, Worcester, Clark University Press.
- Murchinson, C. (1930). *Psychologies of 1930*, Worcester, Clark University Press.
- Parot, F. & Richelle, M. (1992). *Introduction à la psychologie. Histoire et méthodes*, Paris, P.U.F.
- Piaget, J. (1963). L'explication en psychologie et le parallélisme psychophysiologique. In: P. Fraisse & J. Piaget (Eds), *Traité de psychologie expérimentale. Vol. I: Histoire et méthodes*, Paris, P.U.F. [Edition augmentée de 1989, pp. 137-184].
- Pinker, S. (1995). *The Language Instinct*, Londres, Penguin.
- Politzer, G. (1928). *Critique des fondements de la psychologie*, Paris, Rieder.
- Politzer, G. (1947). *La crise de la psychologie contemporaine*, Paris, Editions sociales.
- Popper, K.R. (1991). *La connaissance objective*, Paris, Aubier [Edition originale en langue anglaise: 1972].
- Potebnya, A. A. (1913). *Mysl' i jazyk*, Kiev, SINTO.
- Reuchlin, M. (1957). *Histoire de la psychologie*, Paris, P.U.F. - "Que sais-je?"
- Richelle, M. (1993). *Du nouveau sur l'esprit?*, Paris, P.U.F.
- Rieber, R. W. & Wollock, J. (1997). Vygotsky's "Crisis", and Its Meaning Today. In: R.W. Rieber & J. Wollock (Eds), *The Collected Works of L.S. Vygotsky, Vol. 3*, New-York, Plenum Press, pp. vii-xii.
- Rivière, A. (1990). *La psychologie de Vygotsky*, Liège, Pierre Mardaga.
- Rochex, J.-Y. (1997). L'oeuvre de Vygotsky: fondements pour une psychologie historico-culturelle, *Revue Française de Pédagogie*, 120, 105-147.
- Rubel, M. (1977). Marx à la rencontre de Spinoza, *Cahiers Spinoza*, 1, pp. 7-157, Paris, Editions Réplique.
- Sève, L. (1997). Présentation. In: L.S. Vygostky, *Pensée et langage*, Paris, La Dispute, pp. 19-34.

- Spinoza, B. (de) (1954). L'Ethique. In *Spinoza, Oeuvres complètes*, Paris, Gallimard, La Pléiade, pp. 301-596.
- Spranger, E. (1926). Die Frage nach der Einheit der Psychologie. In: E. Spranger (1974), *Gesammelte Schriften. Psychologie und Menschenbildung*, Tübingen, Niemeyer.
- Stern, W. (1924). *Person und Sache. Bd III: Wertphilosophie*, Leipzig, J.A. Barth.
- Strzygowski, J. (1923). *Die Krisis der Geisteswissenschaften*, Wien, A. Schroll & Co.
- Toulmin, S. (1978). The Mozart of psychology, *The New-York Review of Books*, september.
- Van der Veer, R. (1997). Some Major Themes in Vygotsky's Theoretical Work. An introduction. In: R.W. Rieber & J. Wollock (Eds), *The Collected Works of L.S. Vygotsky, Vol. 3*, New-York, Plenum Press, pp. 1-7.
- Van der Veer, R. & Valsiner, J. (1991). *Understanding Vygotsky. The quest for synthesis*, Oxford, Blackwell.
- Vygotskaya, G.L. & Lifanova, T.M. (1996). *Lev Semenovitch Vygotski. Zhizn, dejatel'nost', shtrichi k portetu*, Moscou, Smysl.
- Watson, J.B. (1913). Psychology as the behaviorist views it, *Psychological Review*, 20, 158-177.
- Wellek, A. (1976). Der Rückfall in die Methodenkrise der Psychologie und ihre Überwindung. In: *Die Psychologie des 20. Jahrhunderts, Bd I*, Zürich, Kindler, pp. 41-66.
- Wundt, W. (1874-1875). *Grundzüge der physiologischen Psychologie*, Leipzig, Engelmann.
- Wundt, W. (1900-1920). *Völkerpsychologie, Bd. 1 - 10*, Leipzig, Engelmann.
- Yaroshevsky, M. (1989). *Lev Vygotsky*, Moscou, Progress Publishers.
- Zinchenko, V.P. (1985). Vygotsky's ideas about units for analysis of mind. In: J.V. Wertsch (Ed.), *Culture, communication and cognition*, New-York, Cambridge University press, pp. 94-118.